

REVUE  
D'HISTOIRE DES TEXTES



REVUE  
D'HISTOIRE  
DES TEXTES

---

nouvelle série

---

TOME XI

---

2016

BREPOLS

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, stored in a retrieval system or transmitted, in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording, or otherwise, without prior permission of the publisher.

© 2016 BREPOLS  PUBLISHERS, Turnhout (Belgium)

Printed in Belgium  
D/2016/0095/79  
ISBN 978-2-503-56597-2  
ISSN 0373-6075

## SOMMAIRE

### ARTICLES

|  |     |
|--|-----|
| Maria Chiara SCAPPATICCIO, <i>Aesopi fabellas narrare condiscant: les papyrus, les Hermeneumata et l'apprentissage du latin dans l'Orient grec</i> . . . . .                             | 1   |
| Raffaella CANTORE, <i>Correzioni nel testo dell'Anabasi del Parigi gr. 1640</i> . . . . .  | 37  |
| Pantelis GOLITSIS, <i>The manuscript tradition of Alexander of Aphrodisias' commentary on Aristotle's Metaphysics: towards a new critical edition</i> . . . . .                          | 55  |
| Patrick MORANTIN, <i>Un témoin de la lecture du Venetus A à la Renaissance: l'édition princeps d'Homère annotée par Vettor Fausto (Marcianus gr. IX.35)</i> . . . . .                    | 95  |
| Aude COHEN-SKALLI, <i>Les Vitae Siculorum et Calabrorum de Constantin Lascaris: le texte et ses sources</i> . . . . .  | 135 |
| David PANIAGUA, <i>Sul ms. Roma, Bibl. Vallicelliana, E 26 e sulla trasmissione manoscritta di Polemio Silvio: un nuovo testimone (poziore) per due sezioni del Laterculus</i> . . . . . | 163 |
| Courtney M. BOOKER, <i>Addenda to the Transmission History of Dhuoda's Liber Manualis</i> . . . . .  | 181 |
| Irene VILLARROEL FERNÁNDEZ, <i>De opusculis Prosperi excerpta huic operi inserere uolui. Próspero de Aquitania en el Speculum maius de Vicente de Beauvais</i> . . . . .                 | 215 |
| Silvia NOCENTINI, <i>Il problema testuale del Libro di divina dottrina di Caterina da Siena: questioni aperte</i> . . . . .  | 255 |

### NOTES

|   |     |
|---|-----|
| David MURPHY, <i>Βασιλείαν for «kingdom»? Self-replicating errors in editions of Sosicrates, Strabo and Isocrates</i> . . . . .   | 295 |
| Salvador IRANZO ABELLÁN, Jose Carlos MARTÍN-IGLESIAS, <i>Un nuevo manuscrito de la Epistula ad Eugenium episcopum (CPL 1210) atribuida a Isidoro de Sevilla</i> . . . . . | 301 |

|   |     |
|---|-----|
| Antonio ARBEA, Javier BELTRÁN, Notas críticas para una nueva edición de <i>Emporia</i> de Tito Livio Frulovisi . . . . .        | 319 |
| Elena SPANGENBERG YANES, Giuseppe Giusto Scaligero e Prisciano: una collazione cinquecentesca dell' <i>Ars Grammatica</i> . . . | 333 |
| Fabienne HENRYOT, Les manuscrits théologiques d'Ancien Régime: vestiges, production, typologie . . . . .                        | 367 |



*AESOPi FABELLAS NARRARE CONDISCANT:*  
LES PYPYRUS, LES *HERMENEUMATA*  
ET L'APPRENTISSAGE DU LATIN DANS L'ORIENT GREC

1. *AESOPi FABELLAE*

La *ratio loquendi* et l'*enarratio auctorum* – qui étaient respectivement la partie méthodique et technique de la grammaire, l'une propédeutique par rapport à l'autre – étaient les deux «noyaux» qui composaient le domaine du grammairien, et qui préparaient le chemin afin que ses élèves pénétrassent dans les mailles de l'apprentissage de la rhétorique. Avant qu'ils fussent assez mûrs pour s'initier au cours des *rhetores*, les *grammatici* familiarisaient leurs élèves avec des exercices préparatoires – *quaedam dicendi primordia* dans la bouche de Quintilien, *προγυμνάσματα* dans celle des rhéteurs grecs<sup>1</sup>. Le premier de ces exercices de l'*Institutio oratoria* a pour centre la fable: les jeunes élèves devaient apprendre à raconter les fables en un style correct et simple et à les réécrire avec la même simplicité. En premier lieu, ils devaient transposer les vers en prose, les éclairer avec des mots différents, et puis rédiger une paraphrase<sup>2</sup>. Un exercice de ce genre est

\* La présente contribution a été présentée, sous forme abrégée, au mois de mars 2015 à l'Atelier Médiolatin, à l'invitation de l'Équipe d'accueil SAPRAT (Savoirs et Pratiques du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle) de l'École pratique des Hautes Études de Paris, et grâce à Madame Anne-Marie Turcan; elle s'inscrit dans la recherche de PLATINUM (Papyri and Latin Texts: Insights and Updated Methodologies. Towards a philological, literary, and historical approach to Latin papyri – ERC-StG 2014 n° 636983), projet de recherche pour l'étude et la valorisation des textes latins sur papyrus. Une nouvelle édition critique annotée des papyrus latins et bilingues des fables présentées ici est en cours.

(1) Quint. *inst.* 1, 9, 1; sur ce passage de Quintilien voir T. VIJAMAA, *From grammar to rhetoric. First exercises in composition according to Quintilian, Inst. 1, 9*, in *Arctos*, 22, 1988, p. 179-201; J. H. HENDERSON, *Quintilian and the Progymnasmata*, in *Antike und Abenland*, 37, 1991, p. 82-99; et, plus récemment, M. PUGLIARELLO, *Fedro nella scuola del grammaticus*, in C. MORDEGLIA, *Lupus in fabula. Fedro e la favola latina tra Antichità e Medioevo. Studi offerti a Ferruccio Bertini*, Bologna, 2014, p. 76-77. Il ne serait pas superflu de souligner que, dans les manuscrits *Ambrosianus* E 153 sup. (IX<sup>e</sup> siècle) et *Bernensis* 351 (IX<sup>e</sup> siècle), le titre donné à cette section est *De officio grammatici*.

(2) Quint. *inst.* 1, 9, 2: *igitur Aesopi fabellas, quae fabulis nutricularum proxime succedunt, narrare sermone puro et nihil se supra modum extollente, deinde eandem gracilitatem*

difficile aussi pour des maîtres experts : une fois que le jeune étudiant se sera entraîné sur cet exercice, il sera prêt pour avancer dans le domaine du rhéteur<sup>3</sup>.

Quintilien parle des *Aesopi fabellae*, des fables « d'Ésope » : un court-circuit est immédiatement perçu par le lecteur au moment où il lit que les élèves doivent d'abord « traduire » en prose les vers de ces fables, parce que les fables connues sous le nom d'Ésope sont déjà en prose. L'hypothèse de John P. Postgate selon laquelle Quintilien fait allusion à la mise en prose des fables en vers de Phèdre (fondées sur le modèle d'Ésope) n'a pas eu grand succès. Francis H. Colson l'a immédiatement réfutée en soutenant que ni Phèdre ni les autres auteurs de fables ne pouvaient constituer matière à l'enseignement scolaire<sup>4</sup>. Cependant, ce point de vue doit être contesté : la fable est l'un des genres pratiqués dans les écoles de l'Antiquité, et on a des témoignages littéraires (les chapitres « grammaticaux » de l'*Institutio* de Quintilien, les traités rhétoriques d'Aelius Théon et Aphthonios, les *Praeexercitamina* de Priscien), et aussi des témoignages « directs » qui viennent des écoles, c'est-à-dire les papyrus avec des fables plus ou moins partielles en grec et/ou en latin liés aux milieux scolaires d'Orient, mais aussi les manuels des *Hermeneumata Pseudodositheana*.

Cette « imprécision » demeure dans le texte de Quintilien, mais elle se révèle fictive si on compare ce contexte avec des lignes du cinquième livre de l'*Institutio*. En donnant une galerie d'exemples nécessaires aux orateurs pour structurer un discours bien fondé pour l'analyse des épreuves, Quintilien mentionne le cas des exemples pris des contextes poétiques et souligne la force des fables : avec leur goût agréable, les fables attirent surtout les paysans et les naïfs<sup>5</sup>. Une

*stilo exigere condiscant: versus primo solvere, mox mutatis verbis interpretari, tum paraphrasi audacius vertere, qua et breviate quaedam et exornare salvo modo poetae sensu permittitur.* Sur l'importance de ce contexte pour la définition ancienne de paraphrase voir J.-F. COTTIER, *La paraphrase latine, de Quintilien à Érasme*, in *Revue des Études Latines*, 80, 2002, p. 237-252.

(3) Quint. *inst.* 1, 9, 3: *quod opus, etiam consummatis professoribus difficile, qui comode tractaverit cuiusque discendo sufficiet.* Il est opportun de souligner qu'on ne trouve aucune référence à la fable en tant que genre « grammatical » dans le *De grammaticis* de Suétone, où la seule mention (Suet. *gramm.* 25, 4) est plutôt liée aux mythes lus dans les ouvrages poétiques (R. A. KASTER, *C. Suetonius Tranquillus. De Grammaticis et Rhetoribus*, Oxford, 1995, p. 282-283).

(4) Qu'il suffise de renvoyer à J. P. POSTGATE, *Phaedrus and Seneca*, in *Classical Review*, 33, 1919, p. 19-24 et F. H. COLSON, *Phaedrus and Quintilian I.9.2. A Reply to Professor Postgate*, in *Classical Review*, 33, 1919, p. 59-61, et au commentaire de A. PENNAGINI (éd.), *Quintiliano. Instituto Oratoria I-II*, Torino, 2001, p. 834-835.

(5) Quint. *inst.* 5, 11, 19; voir aussi Priscien, M. PASSALACQUA, *Prisciani Caesarensis Opuscula I. De figuris numerorum. De metris Terentii, Praeexercitamina*, Roma, 1987, 34, 13-14: *sciendum vero, quod etiam oratores inter exempla solent fabulis uti.*

petite parenthèse d'«histoire de la tradition» est ouverte par Quintilien, qui précise que même si les fables n'ont pas été créées par Ésope (mais par Hésiode), elles sont connues comme «ésopiques»<sup>6</sup>. La référence aux «fables d'Ésope» est donc générique, et il faudrait plutôt parler de «fables ésopiques», sans nécessairement identifier les fables mentionnées par Quintilien avec les fables de Phèdre en sénaires iambiques.

Le fabuliste thrace, affranchi d'Auguste, Phèdre, devait avoir pour modèle un matériel mixte, dans lequel ne manquaient pas des fables métriques d'auteurs plus ou moins connus venues enrichir le *corpus* d'Ésope<sup>7</sup>: Phèdre parle de ses fables comme *fabulae Aesopiae* plutôt que *Aesopi*<sup>8</sup>, et il a été démontré que l'Ésope mentionné par Phèdre n'est qu'un prédécesseur de l'Ésope connu par la *Collectio Augustana*<sup>9</sup>. Le fabuliste (romain?) Babrius pouvait lui aussi connaître des modèles en vers hellénistiques lors de son opération programmatique, qui remonte au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., de «mise en mètre» des fables «d'Ésope», peut-être connues par le recueil de Démétrios de Phalère, élève du philosophe Théophraste, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle

(6) Quint. *inst.* 5, 11, 19: *etiam si originem non ab Aesopo acceperunt* (scil. *fabellae*) (*nam videtur earum primus auctor Hesiodus*), *nomine tamen Aesopi maxime celebrantur*.

(7) Sur la tradition et sur les sources de Phèdre voir F. RODRÍGUEZ ADRADOS, *History of the Graeco-Latin Fable*, vol. 1 (revised and updated edition by the author and Gert-Jan VAN DIJK), Leiden-Boston-Köln, 1999, p. 120-128 et vol. 2, Leiden-Boston-Köln, 2000, p. 121-173 (en particulier: p. 129-131; 167-173); N. HOLZBERG, *The Ancient Fable. An Introduction*, Bloomington, 2002, p. 39-52 et, plus récemment, E. CHAMPLIN, *Phaedrus the Fabulous*, in *Journal of Roman Studies*, 95, 2005, p. 97-123; sur la tradition manuscrite et la complexité d'identification d'un corpus original des fables de Phèdre, il serait ici suffisant de renvoyer à P. K. MARSHALL, *s.v. Phaedrus*, in L. D. Reynolds (éd.), *Texts and Transmission. A Survey of the Latin Classics*, Oxford, 1983, p. 300-302; S. BOLDRINI, *Note sulla tradizione manoscritta di Fedro*, Roma, 1990; J. HENDERSON, *Phaedrus' 'Fables': The Original Corpus*, in *Mnemosyne*, 52, 1999, p. 308-329 et P. GATTI, *Ancora su Fedro, Ademaro, Perotti*, in MORDEGLIA, *cit.* n. 1, p. 125-130. L'introduction à l'édition critique des fables de Babrius et Phèdre par B. E. PERRY, *Babrius and Phaedrus*, London-Cambridge, 1965 (p. XI-CII) reste fondamentale. De façon programmatique, Phèdre soutient avoir «poli» en sénaires iambiques la matière d'Ésope (1 prol. 1-2: *Aesopus auctor quam materiam repperit, | hanc ego polivi versibus senariis*).

(8) Phaedr. 4 prol. 10-14: *quare, Particulo, quoniam caperis fabulis | (quas Aesopias, non Aesopi, nomino, | quia paucas ille ostendit, ego pluris fero, | usus vetusto genere, sed rebus novis), | quartum libellum, quum vacarit, perleges*; voir RODRÍGUEZ ADRADOS, vol. 1, *cit.* n. 7, p. 20-21.

(9) RODRÍGUEZ ADRADOS, vol. 1, *cit.* n. 7, p. 71-72. Sur la *Collectio Augustana* voir le cadre tracé par RODRÍGUEZ ADRADOS, vol. 1, *cit.* n. 7, p. 60-90 et vol. 2, *cit.* n. 7, p. 275-357, mais aussi la recherche de C. A. ZAFIROPOULOS, *Ethics in Aesop's fables: The Augustana Collection*, Leiden-Boston-Köln, 2001 et HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 84-95.

avant J.-C.<sup>10</sup>. Il a été soutenu, en effet, que le processus de versification de la collection des fables de Démétrios de Phalère a débuté au III<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au sein du mouvement Cynique<sup>11</sup>.

Sénèque fait aussi référence aux *Aesopei logoi* au moment où il suggère à Polybius un remède contre sa douleur, c'est-à-dire de reprendre son travail dans le domaine des lettres et se dédier à la lecture. Sénèque est bien conscient qu'une âme aussi rudement frappée que celle de Polybius ne saurait s'adonner tout de suite à la littérature frivole et légère et consacrer la grâce de son style à la composition de fables et d'apologues ésopiques. Bien qu'il ne fasse aucune allusion à l'ouvrage de Phèdre, puisqu'il soutient que la fable constitue un genre auquel le génie romain ne s'est pas encore essayé, Sénèque nous suggère qu'à son époque il circule des fables prétendument « ésopiques » (vraisemblablement en grec)<sup>12</sup>.

Il est aussi question de *Aesopia trimetria* dans une lettre envoyée par le grammairien Ausone au préfet du prétoire Sextus Petronius Probus, dans les années soixante-dix du IV<sup>e</sup> siècle. La lettre devait accompagner deux livres, le deuxième étant nécessaire pour l'éducation des fils de Sextus Petronius Probus: la *Chronica* de Cornelius Nepos et les *Apologues* de Iulius Titianus, une version latine des fables ésopiques en trimètres mise au point par ce maître de rhétorique du II<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>.

(10) RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 214 (mais, en général p. 175-220), mais voir aussi HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 22-25. Sur les restes des vers anciens dans la tradition de Babrius, voir aussi RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 594-600. Sur Babrius, ses bornes chronologiques et ses sources, voir M. J. LUZZATTO, A. LA PENNA, *Babrius. Mythiambi Aesopei*, Leipzig, 1986, p. VI-XXII, mais aussi p. 100-119 et HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 52-63. Sur les caractéristiques et la reconstruction possible de la collection des fables de Démétrios de Phalère, voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 410-497.

(11) Une analyse détaillée en est donnée par RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 538-585. Il ne serait pas superflu d'ajouter à ces argumentations le cas du *O. Claud.* II 413 (LDAB 146 = MP<sup>3</sup> 52.93), un *ostrakon* scolaire du II<sup>e</sup> siècle, où une fable ésopique est suivie par d'autres petits textes parmi lesquels on trouve un apophtegme de Diogenes Cynicus.

(12) Sen. *cons. Pol.* 8, 3: *non audeo te eo usque producere ut fabellas quoque et Aesopeos logos, intentatum Romanis ingenii opus, solita tibi venustate coniectas: difficile est quidem ut ad haec hilariora studia tam vehementer percussus animus tam cito possit accedere.* Sur ce contexte, voir M. NOJGAARD, *La fable antique II*, København, 1967, p. 155 et aussi PUGLIARELLO, *cit.* n. 1, p. 75.

(13) Auson. *epist.* 11, 74-81 (R. P. H. GREEN, *The works of Ausonius*, Oxford, 1991, p. 204 = *ep.* 11, 74-85 L. MONDIN, *Decimo Magno Ausonio. Epistole*, Venezia, 1995, p. 29): *apologos en misit tibi | ab usque Rheni limite | Ausonius, nomen Italum, | praeceptor Augusti tui, | Aesopiam trimetrium, | quam vertit exili stilo | pedestre concinnans opus | fandi Titianus artifex.* Sur ce contexte, le commentaire de GREEN, *cit.*, p. 619 et 622 est synthétique; voir aussi le commentaire de MONDIN, *cit.*, p. 164-165.

À propos de l'opération faite par Iulius Titianus dans son ouvrage, Ausone utilise *vertere*, le verbe usuel pour synthétiser l'opération complexe de « traduction » d'une langue à l'autre<sup>14</sup>. La ressemblance avec le contexte de Quintilien sur les *Aesopi fabellae* a plutôt conduit à supposer que, dans ce cas, *vertere* ne désigne pas une « traduction » d'une langue à l'autre – donc, du grec ésofique (ou de Babrius) au latin – mais une paraphrase en prose des fables latines métriques de Phèdre, d'autant plus que le parallèle entre l'*Aesopia trimetria* d'Ausone et la *fabula Aesopia* du prologue du quatrième livre des fables de Phèdre est évident, et que l'on peut supposer une influence du fabuliste sur le maître de Bordeaux<sup>15</sup>. En effet, l'*Aesopia trimetria* ne représentent pas quelque chose d'identique aux *fabulae Aesopiae*: dans le contexte d'Ausone, l'adjectif *Aesopius* dérive du correspondant grec en *-ιος*, alors que le *Aesopius* de Phèdre dérive de la forme en *-ειος*. Mais Ausone savait aussi ce que signifie *vertere* en latin des fables grecques: l'épigramme avec la fable sur le médecin Eunomus est clairement fondée sur le modèle d'une fable grecque que l'on retrouve dans la tradition ésofique et dans la collection de Babrius<sup>16</sup>. Dans la Gaule du II<sup>e</sup> siècle, l'exercice de traduction en latin des fables grecques était donc connu et vraisemblablement pratiqué dans les écoles, puisque le maître Ausone nous en laisse un échantillon. On ne peut non plus écarter la possibilité que le maître Titianus en ait fait autant en « traduisant » en latin de l'*Aesopia trimetria* en grec. Il s'agit d'un exercice qui a eu du succès et qui a beaucoup circulé. Les papyrus et les *Hermeneumata Pseudodositheana* nous en donnent un témoignage évident.

(14) Sur la valeur de ce verbe, voir M. BETTINI, *Vertere. Un'antropologia della traduzione nella cultura antica*, Torino, 2012.

(15) Dans cette perspective, voir la recherche de S. MATTIACCI, *Favola ed epigramma: interazioni tra generi 'minori' (a proposito di Phaedr. 5, 8; Auson. epigr. 12 e 79 Green)*, in *Studi Italiani di Filologia Classica*, 104, 2011, p. 197-232, en particulier p. 210-212, et aussi le commentaire de MONDIN, *cit.* n. 13, p. 164-165, et aussi plus récemment PUGLIARELLO, *cit.* n. 1, p. 80-81. K. THRAEDE, *Zu Ausonius, ep. 12, 2 Sch.*, in *Hermes*, 96, 1968, p. 608-628, avait identifié plutôt un recueil de fables qui était la paraphrase latine d'iambes grecs, à la différence de L. HERMANN, *Les fables Phédriennes de Iulius Titianus*, in *Latomus*, 30, 1971, p. 678-686, qui a bien insisté sur la nature phédrienne de l'*Aesopia trimetria* paraphrasée par Titianus. Sur ce sujet, voir aussi F. BERTINI, *Interpreti medievali di Fedro*, Napoli, 1998, p. 7 (qui pense à Babrius) et HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 64.

(16) AUSON. *epigr.* 79 (GREEN, *cit.* n. 13, p. 86-87), voir le commentaire de GREEN, *cit.* n. 13, p. 410 et de P. DRÄGER, *Decimus Magnus Ausonius. Sämtliche Werke. Band 2: Trierer Werke*, Trier, 2011, p. 771-775, mais aussi la contribution spécifique de D. GAGLIARDI, *Sui modi del vertere di Ausonio (a proposito dell'epigr. 4 P.)*, in *Studi Italiani di Filologia Classica*, 7, 1989, p. 207-212.

Manuel bilingue hérité par l'Antiquité, qui a transité entre l'Orient et l'Occident, les *Hermeneumata Pseudodositheana* ont été assez connus et diffusés dans l'Europe carolingienne<sup>17</sup>. Une liste de mots latins concernant la sphère sémantique du corps humain avec ses équivalents grecs est connue grâce à un manuscrit ayant appartenu à Martin de Laon, et il est fort possible que Rémi d'Auxerre ait consulté des dictionnaires bilingues gréco-latin au moment où il travaillait sur son commentaire des *Partitiones* de Priscien. Le fait que les *Hermeneumata* aient été connus à Laon et Auxerre aux VIII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècles ne signifie pas nécessairement qu'ils étaient aussi connus dans la forme fixée par la tradition manuscrite carolingienne dans la Gaule du IV<sup>e</sup> siècle. Mais en tant que typologie de manuel scolaire, ou mieux typologie d'instrument fonctionnel pour l'apprentissage du latin par les hellénophones et du grec par les latinophones, on ne peut pas exclure que la formule des textes avec le latin en face du grec (ou *vice versa*), et donc la pratique de *vertere* d'une langue à l'autre, ait été connue dans l'Antiquité tardive aussi en Gaule: il s'agissait d'une pratique éducative préconisée par certains grammairiens et rhéteurs à partir de l'Antiquité.

Les «fables ésopiques» impliquent donc la référence à un ensemble complexe: les *Aesopiae fabellae* représentent plutôt une «étiquette» partagée par des témoins d'une tradition compliquée et (presque) anonyme. Au début, il s'agissait d'une tradition populaire. Le légendaire Ésope aurait vécu au VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.; à partir de ce moment, parler de «fable ésopique» signifiait parler de la tradition fabulistique grecque<sup>18</sup>. Même sa Vie (la *Vita Aesopi*) – une réélaboration byzantine d'un Roman d'Ésope perdu, peut-être déjà mise au point au II<sup>e</sup> siècle après J.-C. – ne représente qu'un *folkbook*, ouvrage écrit des mains de plusieurs auteurs anonymes qui ont remanié au cours du temps un texte dont le noyau originaire est perdu. On ne connaît pas non plus sa provenance: on a suggéré l'Orient<sup>19</sup>. En

(17) Dans cette perspective, voir A. C. DIONISOTTI, *Greek Grammars and Dictionaries in Carolingian Europe*, in M. W. HERREN (éd.), *The sacred Nectar of the Greeks: The Study of Greek in the West in the Early Middle Ages*, London, 1988, p. 1-56, en particulier sur la circulation de ce matériel en France p. 9 et 26-31.

(18) RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 14: «His name (scil. d'Ésope) was used, from then onwards, to define most of the Greek fable terminologically»; en général, sur l'usage de l'étiquette de «fable d'Ésope», voir p. 13-17, mais aussi ZAFIROPOULOS, *cit.* n. 9, p. 10-12.

(19) Qu'il suffise de mentionner G. A. KARLA, *Vita Aesopi. Überlieferung, Sprache und Edition einer frühbyzantinischen Fassung des Äsopromans*, Wiesbaden, 2001 (en particulier à l'introduction à l'édition, p. 1-17), aussi pour des renvois à des références bibliographiques supplémentaires.

effet, outre la tradition manuscrite médiévale, on conserve plusieurs fragments de papyrus, datés entre le II<sup>e</sup> et le VII<sup>e</sup> siècle après J.-C., qui transmettent des sections textuelles des recensions spécifiques de la *Vita*, et ils proviennent tous d'Égypte<sup>20</sup>.

Les fables *Aesopiae* représentaient également, pour les auteurs de l'Antiquité tardive, un noyau complexe où confluaient un matériel d'origines très diverses. On s'en aperçoit dans un petit opuscule de Priscien qui est une traduction des Προγυμνάσματα d'un auteur inconnu déjà au temps de l'archétype de notre tradition – peut-être le Pseudo-Hermogène ou Libanios<sup>21</sup>. On peut trouver dans ce texte un effort pour ramener à la culture romaine les exemples qui étaient pertinents dans la culture grecque, et aussi une sympathie pour certains auteurs contemporains, comme Nikolaos de Myra<sup>22</sup>: ces *Praeexercitamina* avaient été conçus par le grammairien Priscien avec le *De figuris numerorum* et le *De metris Terentii* à l'invitation de Symmaque, consul en 485 et exécuté en 525, à qui est adressée l'épître qui ouvre le triptyque.

## 2. LA TRADITION DE LA FABLE DANS LES ÉCOLES (DES RHÉTEURS)

La polysémie du mot μύθος constitue une difficulté liée à la langue grecque et moins à la langue latine, dans laquelle la distinction entre le mythe (*fabula*) et la fable (*fabella*) est plutôt marquée<sup>23</sup>, même si Phèdre parle de ses fables comme de *fabulae*. Au niveau de l'enseignement rhétorique, le μύθος est la matière des Προγυμνάσματα mais aussi des Τέχνηαι Ῥητορικαί, avec la différence que les deuxièmes ne font que montrer le prestige et la séduction du mythe pour ajouter de la force à son propre discours. Ils sont adressés à un public plutôt âgé ayant une bonne expérience de la pratique oratoire qu'ils souhaitent, en revanche, perfectionner. Dans les Τέχνηαι Ῥητορικαί, le μύθος est utilisé en tant que mythe; aucune place n'est laissée à la fable,

(20) Pour une synthèse voir KARLA, *cit.* n. 19, p. 10-11.

(21) PASSALACQUA, *cit.* n. 5, 33, 8-11: *nominantur autem ab inventoribus fabularum aliae Cypriae aliae Libycae aliae Sybariticae, omnes autem communiter Aesopiae, quoniam in conventibus frequenter solebat Aesopus fabulis uti.* Sur ce contexte, voir aussi PUGLIARELLO, *cit.* n. 1, p. 83-84.

(22) Sur les *Praeexercitamina* de Priscien, voir l'édition récente de PASSALACQUA, *cit.* n. 5 (en particulier p. xxii-xxiv).

(23) Sur les noms de la fable latine, voir D. SLUȘANSCHI, *Phèdre et les noms de la fable*, in *Voces*, 6, 1995, p. 107-113.

qui répond quant à elle aux exigences plus strictement didactiques et formatrices des Προγυμνάσματα<sup>24</sup>.

Comme genre populaire, la fable ne cachait pas son caractère naïf et ludique. «Discours mensonger fait à l'image de la vérité»<sup>25</sup>, qu'il s'agisse ou non du miroir d'une école philosophique, la fable est lisible dans de multiples perspectives – et souvent ambiguës – susceptibles de plusieurs interprétations connues des maîtres (et aussi des lecteurs)<sup>26</sup>. La morale est un de ses éléments constitutifs, qui explicite l'exemplarité du récit la précédant ou la suivant. La fable représente un véhicule pour l'apprentissage des éthiques surtout pour les enfants et les ignorants<sup>27</sup>: au niveau des écoles, elle avait une double fonction formative, dans la perspective grammaticale (et rhétorique) et dans la perspective morale. Les grammairiens et les rhéteurs se servaient des fables pour leur esprit éthique, léger et agréable<sup>28</sup>.

La simplicité de l'expression et la clarté de l'ornement étaient deux éléments fondamentaux que les élèves devaient reproduire, et qui, en même temps, assuraient une plus grande facilité pour «apprendre par cœur toutes les fables offrant cette qualité de présentation, qu'on peut trouver chez les anciens mêmes»<sup>29</sup>. Les élèves devaient avoir une grande quantité de fables, soit parce qu'ils rassemblaient celles des auteurs anciens, soit parce qu'ils écoutaient les fables racontées par leurs maîtres<sup>30</sup>.

(24) Le rôle des mythes et des fables dans la rhétorique à l'époque impériale est bien analysé dans la contribution de A. GANGLOFF, *Mythes, fables, et rhétorique à l'époque impériale*, in *Rhetorica*, 20, 2002, p. 25-56; sur la fable rhétorique voir aussi RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 128-132 et la synthèse claire de HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 29-31.

(25) Ael. Theon 72, 28 (M. PATILLON, *Aelius Théon. Progymnasmata*, Paris, 1997, p. 30): μῦθος ἐστὶ λόγος ψευδῆς εἰκονίζων ἀλήθειαν; cette définition remonte probablement aux origines de la théorie des προγυμνάσματα, qu'on retrouve chez Athonios, dont la doctrine ne paraît pas dépendre de celle de Théon.

(26) T. MORGAN, *Fables and the Teaching of Ethics*, in J. A. FERNANDEZ DELGADO, F. PORDOMINGO, A. STRAMAGLIA (éd.), *Escuela y Literatura en Grecia Antigua*, Cassino, 2007, p. 401-403. Sur le but moral de la fable dans le système éducatif, voir aussi B. LEGRAS, *Morale et société dans la fable scolaire grecque et latine d'Égypte*, in *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 7, 1996, p. 51-80.

(27) Quint. *inst.* 5, 11, 19-20, sur lequel voir *supra* n. 6.

(28) MORGAN, *cit.* n. 26, p. 403: «Whatever their precise education value, however difficult they were to use, they were used, and the ideas were staples of popular ethical thinking». Il suffirait de renvoyer à Priscien, PASSALACQUA, *cit.* n. 5, 33, 4-6: *hanc* (scil. *fabulam*) *primam tradere pueris solent oratores, quia animas eorum adhuc molles ad meliores facile vias instituunt vitae*.

(29) Ael. Theon 74, 13-15 (PATILLON, *cit.* n. 25, p. 33).

(30) Ael. Theon 76, 1-6 (PATILLON, *cit.* n. 25, p. 35).

On lisait déjà ces fables, qu'«on (...) appelle ésopiques, libyennes, ou sybaritiques, phrygiennes, ciliciennes, cariennes, égyptiennes et chypriennes»<sup>31</sup>, chez Aelius Théon (1<sup>ère</sup> moitié du II<sup>e</sup> siècle après J.-C.). Comme exercice scolaire, la fable «prend diverses formes: présentation, flexion, mise en contexte avec un récit, allongement et abrègement; on peut aussi y ajouter une morale et, inversement, à partir d'une morale donnée imaginer une fable qui lui convienne. À quoi s'ajouteront la contestation et la confirmation»<sup>32</sup>: la description de l'exercice par Aelius Théon est très attentive<sup>33</sup>. Ses Προγυμνάσματα étaient à l'usage des maîtres de rhétorique, pour préparer les adolescents à l'étude de la rhétorique proprement dite avec une série de quinze exercices propédeutiques. Une partie de ces exercices prenait le relais de l'enseignement du grammairien, et la fable est l'un d'entre eux.

Plus de deux siècles plus tard, le sophiste et rhéteur Aphthonios n'est pas de la même opinion, non plus que le compilateur des Προγυμνάσματα connus comme le Pseudo-Hermogène<sup>34</sup>. En tant que genre littéraire, l'exercice de la fable est nécessairement lié aux conditions linguistiques de sa production. À travers des discours conformes aux règles du genre, fondée sur la paraphrase et l'imitation, la finalité de la fable est la création d'un récit qui illustre la morale et en démontre le bien-fondé. C'est cela qui permet à la fable de se rattacher à la rhétorique. La structure de la fable scolaire n'est pas très différente de l'exercice de Quintilien, mais la pratique grecque supposait un effort supplémentaire de la part de l'élève, c'est-à-dire la création de ses propres fables<sup>35</sup>. Le Pseudo-Hermogène

(31) Ael. Theon 73, 1-3 (PATILLON, *cit.* n. 25, p. 31). Sur la tradition de la fable orientale et son influence dans la tradition grecque, voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 287-333 (sur la fable égyptienne, en particulier, p. 328-333). Les *progymnasmata* d'Aelius Théon, du Pseudo-Hermogène, d'Aphthonios, de Nikolaos de Myra et du commentaire à Aphthonios de Jean de Sarde sont publiés en seule traduction anglaise par G. A. KENNEDY, *Progymnasmata. Greek Textbooks of Prose Composition and Rhetoric*, Leiden-Boston, 2003.

(32) Ael. Theon 74, 3-9 (PATILLON, *cit.* n. 25, p. 32, avec traduction).

(33) PATILLON, *cit.* n. 25, p. VIII-XVI, et sur le rapport avec la définition de Quintilien p. XII-XIII. En général sur la fable dans le traité d'Aelius Théon, voir p. XLIV-LV.

(34) Pour un essai de datation des deux rhéteurs, voir M. PATILLON, *Corpus rhetoricum. Anonyme, Preamble à la rhétorique. Aphthonios, Progymnasmata. Pseudo-Hermogène, Progymnasmata*, Paris, 2008, p. 49-52 et 165-170; voir aussi p. 52-61 pour une comparaison de ses théories avec l'ouvrage postérieur de Nikolaos de Myra.

(35) Aphth. *progym.* 1, 1-5 (PATILLON, *cit.* n. 34, p. 112-113, avec commentaire aux p. 218-219); cf. aussi Ps-Herm. 1, 1-10 (PATILLON, *cit.* n. 34, p. 180-183, avec

décrit une autre pratique courante qui consiste à développer ou à abrégé les fables<sup>36</sup>.

Le biographe et patriarche Photius (IX<sup>e</sup> siècle) nous a transmis un recueil de quarante fables ésopiques sous le nom d'Aphthonios, et l'identité de l'auteur de cette compilation et de l'auteur des *Προγυμνάσματα* est justifiée à la fois par une lettre de Libanios, dans laquelle il se réjouit que son goût pour les tâches éducatives ait conduit Aphthonios à produire tant de bons écrits<sup>37</sup>, et par la constatation que la première fable du recueil illustre exactement la théorie du premier chapitre de l'opuscule rhétorique. Les fables et les *Προγυμνάσματα* sont l'expression complémentaire d'un même goût et de mêmes besoins éducatifs: il s'agit de deux ouvrages qui sont clairement à but pédagogique<sup>38</sup>.

Les quarante fables d'Aphthonios sont brèves et sont construites selon des schémas fixes et symétriques<sup>39</sup>. À la différence des fables latines en distiques élégiaques du contemporain Avianus<sup>40</sup>, elles étaient «dessinées» par Aphthonios pour la pratique scolaire, et les fables de sa collection reflètent sa préface théorique<sup>41</sup>. Diverses hypothèses ont été suggérées sur son lien avec Babrius<sup>42</sup>, mais il a été aussi supposé qu'Aphthonios aurait suivi des modèles en vers et procédé à une mise en prose des vers de son modèle, tout comme le compilateur anonyme des *Hermeneumata Pseudodositheana*. On ne peut pas non

commentaire aux p. 252-253). Sur la présence de la fable dans le traité d'Aphthonios par rapport aux autres traités rhétoriques, voir PATILLON, *cit.* n. 34, p. 62-65.

(36) Ps-Herm. 1, 5-7 (PATILLON, *cit.* n. 34, p. 181-182).

(37) Lib. *epist.* 11, 1065 (éd. Foerster): *χαίρω δὲ καὶ τοῖς πόνοις σου χαίροντος τοῖς ἐν τῷ παιδεύειν ὄσιν, ὅτι πολλά τε γράφεις*. Sur cette lettre par rapport à Aphthonios, voir PATILLON, *cit.* n. 34, p. 50-52.

(38) Voir PATILLON, *cit.* n. 34, p. 52. Sur la théorie et la pratique des fables chez Aphthonios, et sur la tradition à laquelle il se rattache, il est utile de renvoyer à l'analyse de RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 236-253.

(39) Sur la collection des fables d'Aphthonios voir l'étude panoramique de RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 236-253. Elles ont été publiées par F. SBORDONE, *Recensioni retoriche delle favole esopiche*, in *Rivista Indo-Greca-Italica di Filologia*, 16, 1932, p. 141-174 et A. HAUSRATH, *Corpus fabularum Aesopiarum* I.2, Lipsiae, 1959, p. 133-151.

(40) Sur Avianus il suffira ici de renvoyer à HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 62-71.

(41) À ce propos, voir l'analyse l'attentive de G. J. VAN DIJK, *The rhetorical fable collection of Aphthonios and the relation between theory and practice*, in *Reinardus*, 23, 2011, p. 186-204.

(42) SBORDONE, *cit.* n. 39, a supposé que les fables d'Aphthonios dérivait de Babrius, alors que RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 237 y a plutôt vu un produit qui avait un modèle plus ancien que la prétendue collection *Augustana*. L'hypothèse de dérivation de Babrius a été reprise plus récemment par VAN DIJK, *cit.* n. 41.

plus exclure qu'Aphthonios et le compilateur des *Hermeneumata* aient puisé dans les mêmes modèles<sup>43</sup>.

### 3. ENSEIGNER LE LATIN PAR LES FABLES : LES *HERMENEUMATA PSEUDODOSITHEANA*

Le caractère intrinsèquement moral de la fable est l'une des raisons pour lesquelles elle fut employée au niveau scolaire. Les *Hermeneumata Pseudodositheana* sont un manuel «original» pour l'enseignement-apprentissage de la langue latine dans les milieux grecs et du grec pour des latinophones, qui, en un premier temps, fut faussement attribué au maître Dosithée, auteur de la seule grammaire latino-grecque qui nous soit parvenue<sup>44</sup>.

Une sorte de prologue introduit la séquence des fables : l'apprentissage du latin et du grec est comparé à l'apprentissage d'une conduite correcte et d'un «bien vivre» (καλῶς ζῆν – *bene vivere*), qui consistaient à honorer ses parents, être doux avec ses fils, aimer ses amis, faire toutes les choses ἀνυπόπτως – *sine suspicione* et μὴ πονηρῶς – *non maligne* de sorte qu'on puisse être toujours utile et recevoir du bien en faisant le bien<sup>45</sup>. C'est ce que l'on retrouve dans la préface du maître-compileur des fables bilingues des *Hermeneumata* : l'écriture des fables ésopiques est mise en parallèle avec la présentation de

(43) Il s'agit d'une hypothèse formulée par RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 251. On a une série de fables qu'on trouve dans la collection d'Aphthonios mais aussi dans celles des *Hermeneumata* : voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 239-242.

(44) Sur les *Hermeneumata Pseudodositheana*, il suffira ici de renvoyer aux plus récentes contributions par DIONISOTTI, *cit.* n. 17 (en particulier, p. 26-31); K. KORHONEN, *On the Composition of the Hermeneumata Language Manuals*, in *Arctos*, 30, 1996, p. 101-119; E. TAGLIAFERRO, *Gli Hermeneumata: testi scolastici di età imperiale tra innovazione e conservazione*, in M. S. CELENTANO (éd.), *Ars/Techne: il manuale tecnico nelle civiltà greca e romana*, Alessandria, 2003, p. 51-77; et B. ROCHETTE, *L'enseignement du latin comme L<sup>2</sup> dans la Pars Orientis de l'Empire romain: les Hermeneumata Pseudodositheana*, in F. BELLANDI, R. FERRI (éd.), *Aspetti della scuola nel mondo romano. Atti del Convegno (Pisa, 5-6 dicembre 2006)*, Amsterdam, 2008, p. 81-109, où on trouve plus de références bibliographiques. Sur la grammaire de Dosithée, voir G. BONNET, *Dosithée. Grammaire latine*, Paris, 2005.

(45) G. FLAMMINI, *Hermeneumata Pseudodositheana Leidensia*, Monachii-Lipsiae, 2004, 77, 1961-1972; 78, 1973-1980 (grec); 78, 1986-1997; 79, 1998-2004 (latin = *CGL* III 38, 30-57; 39, 1-49). Pour la version du *Fragmentum Parisinum*, voir *CGL* III 94, 57; 95, 1-25. Sur la préface aux fables des *Hermeneumata*, voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 117-118; NØJGAARD, *cit.* n. 12, p. 398 n'était pas du même avis quand il affirmait que celle des *Hermeneumata* «est la seule collection prosaïque où la moralité ne soit pas obligatoire».

son exemplarité, parce qu'elles consistent en ζωγραφίδες – *picturae* (portraits) qui sont particulièrement nécessaires en tant que modèles de vie<sup>46</sup>.

Dans un autre ordre, les dix-huit fables des *Hermeneumata* sont transmises tout entières dans la *recensio Leidensis* connu par le manuscrit de *Leyde, UB, Voss. gr. 4<sup>o</sup> 7* et dans le *Fragmentum Parisinum* (*Paris, BNF, lat. 6503*), les versions grecque et latine étant copiées en parallèle sur deux colonnes. Elles n'ont pas de titre, mais elles sont clairement attribuée à Ésope dans la préface : les fables des *Hermeneumata* ne constituent que des exercices scolaires fonctionnels pour l'apprentissage d'une deuxième langue<sup>47</sup>. Parmi elles, il y en a deux (la seizième et la dix-septième fables de la *recensio Leidensis*) qui sont en trimètres iambiques en grec et en prose en latin, et qui ont été identifiées comme deux fables attribués à Babrius (fables 84 et 140), alors que toutes les autres sont en prose dans les deux colonnes grecque et latine. Pour le grec, les liens avec la tradition de Babrius sont évidents, tandis que les fables latines des *Hermeneumata* sont clairement liées à la tradition du *Romulus*.

#### a. Les *Hermeneumata*, Babrius, et le Romulus

Morten Nøjgaard avait parlé de la tradition des fables en prose des *Hermeneumata Pseudodositheana* comme un « carrefour d'influences diverses »<sup>48</sup> : elles ne dérivent pas directement de Babrius ni d'Ésope, mais plutôt de la source même de Babrius, source dont dérive aussi

(46) FLAMMINI, *cit.* n. 45, 78, 1980-1983; 79, 2004-2007 (= *CGL* III 39, 49-57; 40, 1-2): Νῦν οὖν ἄρξομαι μύθους γράφειν Αἰσωπίους καὶ ὑποτάξω ὑπόδειγμα διὰ τοῦτον γὰρ αἱ ζωγραφίδες συνέστηκαν· εἰσὶν γὰρ λίαν ἀναγκαῖαι πρὸς ὠφέλειαν τοῦ βίου ἡμῶν – *Nunc ergo incipiam fabulas scribere Aesopias et subiciam exemplum; per eum enim picturae constant, sunt enim valde necessariae ad utilitatem vitae nostrae*. La version du *Fragmentum Parisinum* est légèrement différente : *CGL* III 95, 25-36. Il faut ici souligner le choix éditorial de Flammini qui n'a pas publié le texte des *Hermeneumata Leidensia* du manuscrit *Voss. gr. 4<sup>o</sup> 7* en suivant la disposition originale du texte en double colonne, avec le latin en face du grec ; il a donné le grec et, ensuite, le latin selon une partition arbitraire en paragraphes. Au contraire, l'édition du *Corpus Glossariorum Latinorum* respecte la disposition du texte sur deux colonnes pour les *Hermeneumata Leidensia* et aussi pour le *Fragmentum Parisinum*.

(47) Dans cette perspective voir aussi BERTINI, *cit.* n. 15, p. 6.

(48) NØJGAARD, *cit.* n. 12, p. 398 (et sur la fable des *Hermeneumata* p. 398-403), à partir de E. GETZLAFF, *Quaestiones Babrianae et Pseudo-Dositheanae*, Marburgi Catorum, 1907 (Diss.). Son idée, selon laquelle les *Hermeneumata* seraient un glossaire de traductions latines de textes grecs datant de la fin du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., est maintenant dépassée.

le *Romulus*<sup>49</sup>. Donc, les fables des *Hermeneumata*, celles de Babrius et celles du *Romulus* représenteraient trois réalisations indépendantes à partir d'une source commune, ce qui expliquerait aussi les points de contact entre les trois collections. Parmi elles, la collection des fables bilingues des *Hermeneumata* «a vu le jour dans un but pédagogique»<sup>50</sup>. Cela n'est pas simplement suggéré par la brièveté, mais aussi par l'attention pour les détails et les indications temporelles et par la présence des épithètes pittoresques.

La contribution plus récente sur la fable ancienne de Francisco Rodríguez Adrados se situe dans une perspective différente : pour lui, la tradition des *Hermeneumata* n'est pas liée de façon décisive à celle de Babrius, et ce que l'on connaît par la tradition manuscrite est le résultat d'un processus d'expansion à partir d'un noyau originaire<sup>51</sup>. Dans leur état actuel (et final), les fables des *Hermeneumata* montreraient des formes altérées par rapport aux fables en prose ancienne, et qui se situent entre les vers et la prose que l'on connaît<sup>52</sup>. On aurait donc de nombreuses raisons de supposer qu'une collection hellénistique originaire de fables abrégées fut mise en prose par un compilateur anonyme au niveau du 11<sup>e</sup> siècle<sup>53</sup>. Le compilateur des fables des *Hermeneumata* aurait recueilli ou créé de courtes fables, mais aussi abrégé lui-même des fables appartenant à des traditions différentes ; le compilateur aurait traduit les textes en latin à partir de la version grecque originale, et le latin de cette compilation aurait aussi été à la base de la version du *Romulus*<sup>54</sup>. Si l'on peut identifier l'auteur de la version latine des fables des *Hermeneumata* avec le Pseudo-Dosithee, on reste dans le vague pour le modèle grec<sup>55</sup>.

Cependant la tradition du *Romulus* est aussi très complexe, et il est plus correct de parler de *Romuli* plutôt que d'un seul *Romulus*. Georg Thiele a essentiellement identifié deux éléments dans la composition du *Romulus* : d'une part des paraphrases phédriennes, d'autre part des fables qui ne partagent rien avec Phèdre et qui représentent le noyau d'un recueil latin nommé *Aesopus Latinus*, qui proviendrait d'une col-

(49) NOJGAARD 1967, *cit.* n. 12, p. 399.

(50) NOJGAARD 1967, *cit.* n. 12, p. 402.

(51) RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 221-222 (mais, sur les fables des *Hermeneumata*, p. 221-235).

(52) *Ibid.*, p. 222-224.

(53) *Ibid.*, p. 233.

(54) *Ibid.*, p. 233-234.

(55) *Ibid.*, p. 234 : «The Greek collection in prose thus remains more anonymous than ever. Not to mention its Hellenistic model».

lection populaire anonyme en latin indépendante de Phèdre, née entre 350 et 500 après J.-C.<sup>56</sup>.

Plusieurs manuscrits éparpillés dans différentes bibliothèques européennes transmettent des collections de fables latines en prose qui ont toutes le même prologue programmatique, dans lequel un certain Romulus dit à son fils Tiberinus que ce qui suit sont ses traductions en latin de fables grecques; il s'agit d'un « triangle » (père-fables-fils) évoqué déjà par la lettre d'Ausone à Sextus Petronius Probus. Ces manuscrits sont datés entre les x<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles<sup>57</sup>. Léopold Hervieux a distingué cinq recensions<sup>58</sup>, auxquelles il faut ajouter les collections de fables latines du *Codex Ademari* (Leyde, Voss. lat. 8<sup>o</sup> 15, xi<sup>e</sup> siècle)<sup>59</sup> et du *Codex Wissemburgensis* (Wolfenbüttel, Gud. lat. 148, ix<sup>e</sup> siècle) qui contiennent des fables que l'on trouve aussi dans les collections du *Romulus*.

Les *codices Ademari* et *Wissemburgensis* n'ont pas ce prologue de Romulus à son fils Tiberinus, mais celui d'Ésope qui dédie ses fables à son maître Rufus; les mêmes mots d'Ésope constituent l'épilogue des *Romuli*. Le recueil original *Aesopus ad Rufum* contenait au moins soixante fables et un prologue (la lettre d'Ésope à Rufus) et avait pour source Phèdre, ou des paraphrases en prose de Phèdre, ou une collection hellénistique latinisée avant Phèdre. La collection de l'*Aesopus ad Rufum* fut la base pour le *Romulus*, qui ajouta de nouvelles fables et l'épître-prologue avec la dédicace à son fils Tiberinus; peut-être certaines des nouvelles fables ont elles été puisées dans la collection des *Hermeneumata*, ou dans sa source. L'Antiquité tardive a vu circuler plusieurs collections en prose latine qui avaient Phèdre pour l'un de leurs modèles: l'*Aesopus ad Rufum* fut simplement le premier noyau qui grandit avec de nouvelles fables d'un *Phaedrus solutus*, du matériel à la base des prétendus *Hermeneumata*, des collections hellénistiques<sup>60</sup>.

## b. Matériaux scolaires bilingues qui se rencontrent et se joignent

L'opinion courante de la critique est que les *Hermeneumata* sont structurés en trois livres: le premier contient les glossaires alphabé-

(56) G. THIELE, *Fabeln de Lateinischen Äsop*, Heidelberg, 1910, p. III-VII.

(57) Sur la tradition manuscrite du *Romulus*, voir A. CASCÓN DORADO, *Fedro, Fábulas. Aviano, Fábulas. Fábulas de Rómulo*, Madrid, 2005, p. 306-309.

(58) L. HERVIEUX, *Les Fabulistes latins I-III*, Paris, 1884, vol. 1, p. 286-296.

(59) Sur les fables du moine et grammairien Adémar de Chabannes, qu'il suffise ici de renvoyer à BERTINI, *cit.* n. 45, p. 17-64.

(60) Sur le *Romulus* et sa tradition voir NOJGAARD, *cit.* n. 12, p. 404-431 et, plus récemment, CASCÓN DORADO, *cit.* n. 57, p. 291-306, où l'on trouve aussi d'autres références bibliographiques. Sur la tradition de l'*Aesopus Latinus*, voir aussi la synthèse problématique de HOLZBERG, *cit.* n. 7, p. 95-104.

tiques, le deuxième les glossaires thématiques répartis en paragraphes avec des titres (les *capitula* de la tradition médiévale), le troisième un mélange de textes narratifs et un *colloquium* entre maître et élève. Parmi ces textes narratifs du prétendu troisième livre des *Hermeneumata Pseudodositheana*, on trouve aussi les fables ésopiques. Ce n'est que récemment qu'Eleanor Dickey a démontré que la section transmettant le *colloquium* et les textes narratifs (le prétendu troisième livre) était le résultat d'une addition postérieure par rapport à une structure « primitive » en deux livres<sup>61</sup>. La préface de certaines rédactions des *Hermeneumata* et le début du premier livre montrent qu'une section spécifique du premier livre a été consacrée à la conjugaison des verbes<sup>62</sup> : les *Hermeneumata* étaient composés d'un premier livre sur les verbes (et ses conjugaisons, plus ou moins partielles) et de glossaires alphabétiques, puis d'un deuxième livre de glossaires thématiques.

Les fables ésopiques sont l'un des matériaux les plus anciens à être entré dans le troisième livre des *Hermeneumata* et, comme dans la plupart des matériaux ajoutés, l'usage dans les milieux scolaires a dû favoriser l'inclusion dans cet ensemble de matériau scolaire bilingue<sup>63</sup>. Il est difficile de deviner la date de composition de ces fables bilingues : la présence de deux fables comme celles de Babrius signifie qu'elles datent au moins du 11<sup>e</sup> siècle après J.-C., mais on ne peut pas exclure que les autres fassent partie d'un noyau plus ancien<sup>64</sup>. Puisqu'il s'agit d'une tradition d'origine grecque, la langue originale des fables bilingues doit être le grec, mais à l'époque le latin est déjà bien stabilisé. D'autre part, si les fables des *Hermeneumata Leidensia* sont structurées de telle façon que le latin soit disposé en face du grec (donc, le grec est à gauche et le latin à droite), dans le *Fragmentum Parisinum* c'est le contraire, avec le grec en face du latin (donc, le latin à gauche et le grec à droite). Dans les deux cas, le grec

(61) Voir E. DICKEY, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana I*, Cambridge, 2012, p. 16-44 (sur la division en trois livres, voir, en particulier, p. 32-37), où l'on peut trouver d'autres références bibliographiques aussi à propos de la tradition manuscrite des *Hermeneumata*.

(62) FLAMMINI, *cit.* n. 45, 13, 356 – 14: Ἐμῆ ἐπιμελεία καὶ φιλοπονία μετέγραψα τοῦτο τὸ βιβλίον πᾶσιν ἀξιολογώτατον ἐν τῷ πρώτῳ γὰρ βιβλίῳ τῶν ἐρμηνευμάτων ὡς πρῶτα συνηνέγραμεν ῥήματα καὶ τούτων ἐκ μέρους ἀναγκαῖα εἰς κλι(ί)σιν ῥημάτων, ὅπως εὐκόλως τῆς ὁμιλίας τῶν ἀνθρώπων εὐχρησ(τ)ία ἔσται. *Mea diligentia et studio transscripsi hunc librum omnibus dignissimum. In primo enim libro interpretamentorum quomodo priora contulimus verba et eorum ex parte necessaria in declinatione verborum, uti facilius sermoni hominum proderit.*

(63) Voir DICKEY, *cit.* n. 61, p. 24-25.

(64) RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 1, p. 118-119: «We find ourselves with a mixture of archaic, pre-Babrian elements, together with the true Babrian tradition».

est écrit en lettres grecques et le latin en lettres latines (contrairement à des cas où le grec est copié en caractères latins), ce qui montre que les destinataires du manuel devaient avoir (ou étaient préparés pour avoir) une bonne connaissance des deux systèmes linguistiques et des deux écritures. Ils avaient cependant pour « première langue » le latin, parce que le latin est la langue de « référence » sur la gauche des colonnes du *Fragmentum Parisinum*, et la langue des petits titres qui précèdent les fables gréco-latines de la *recensio Leidensis* des *Hermeneumata*. Quant aux deux autres manuscrits qui enrichissent la *recensio leidensis* et qui nous ont transmis les seules préfaces aux fables des *Hermeneumata*, le codex de *Saint-Gall*, 902 et le *Harley* 5642 de la British Library, le latin est en face du grec, et aucun élément ne contredit l'idée que, dans ces cas, la « première » langue des destinataires de la compilation devait être le grec.

Les manuscrits *Saint-Gall*, *SB*, 902 et *Harley* 5642 sont datés entre le IX<sup>e</sup> et le X<sup>e</sup> siècle; le manuscrit de Leyde est du X<sup>e</sup> siècle, alors que le *Fragmentum Parisinum* est daté du IX<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. Mais la tradition des fables bilingues qui circulaient dans les milieux scolaires pour l'apprentissage d'une langue étrangère doit commencer bien plus tôt, puisqu'il existe des manuscrits avec des fables gréco-latines qui remontent aux III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècles.

#### 4. FABLES ET PAPYRUS (LATINS)

Une étude de Bernard Legras, publiée dans les *Cahiers du Centre Gustave Glotz* en 1996, présente un panorama de la contribution de la papyrologie à la connaissance de la tradition fabulistique et de son but scolaire et moral<sup>66</sup>. Les neuf papyrus de ce corpus contiennent onze fables différentes, plus un extrait du Prologue des fables de Babrius, qui peuvent être réparties en deux groupes: celles qui étaient déjà connues par la tradition médiévale des grandes collections, et celles qui ne sont connues que par les papyrus. L'analyse de Legras n'est pas simplement attentive aux données papyrologiques, mais aussi à la valeur des fables pour la société dans laquelle elles circulaient: les

(65) Sur les manuscrits de *Leyde*, *UB*, *Voss. gr. 4° 7*, de *Saint-Gall*, *SB*, 902 et de *Londres*, *BL*, *Harley* 5642, voir FLAMMINI, *cit.* n. 45, p. x-xxii, mais aussi DICKEY, *cit.* n. 61, p. 24 n. 71 à propos des manuscrits de la tradition des *Hermeneumata* qui contiennent la section avec les fables.

(66) L'étude en question est celle de LEGRAS, *cit.* n. 26. La même année, un volume important sur la tradition des papyrus scolaires a été publié par R. CRIBORE, *Writing, Teachers, and Students in Graeco-Roman Egypt*, Atlanta, 1996; sur la fable, voir en particulier p. 46-47.

milieux scolaires assuraient un contrôle sur les jeunes grecs d'Égypte, en les confrontant à des contenus moraux à travers les histoires des animaux<sup>67</sup>.

Une dizaine d'années plus tard, une mise à jour des résultats de la recherche de Legras a été entreprise par José-Antonio Fernández Delgado, qui s'est plutôt concentré sur les textes véhiculés par les papyrus, puisqu'il ne s'agit pas, dans la plupart des cas, exactement des textes d'Ésope, Phèdre et Babrius, mais de paraphrases de ces textes. Les papyrus ont un texte plus bref et plus simple par rapport aux fables des *auctores*, et ils correspondent à ce qui était connu comme *προογυμνάσματα*<sup>68</sup>.

Les documents sont datés entre le 11<sup>e</sup> et le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. et le 4<sup>e</sup> siècle après J.-C. et le succès de la tradition de Babrius est évident<sup>69</sup>. La présence de Babrius dans les écoles n'a pas simplement été justifiée par son style clair et simple et par son adaptation métrique, mais aussi parce qu'il s'est efforcé de tenir compte des dispositions psychologiques des personnages dans des situations spécifiques, ce qui lui assurait une prédisposition à un usage scolaire<sup>70</sup>. Il suffit de mentionner sept tablettes de cire syriaques, connues depuis 1893, les *Tablettes Assendelft* de la Bibliothèque nationale de Leyde, qui transmettent le cahier d'un écolier de Palmyre, daté du 3<sup>e</sup> siècle après J.-C., dans lequel l'élève avait copié – peut-être sous la dictée du maître – un choix de quatorze fables de Babrius<sup>71</sup>.

(67) Il s'agit d'une ligne d'interprétation suivie tout au long de l'étude, et bien résumée p. 80.

(68) J. A. FERNÁNDEZ DELGADO, *The Fable in School Papyri*, in J. FRÖSEN, T. PUROLA, E. SALMENKIVI (éd.), *Proceedings of the 24<sup>th</sup> International Congress of Papyrology (Helsinki, 1-7 August, 2004)*, Helsinki, 2007, p. 321-330 est une version réduite par rapport à J. A. FERNÁNDEZ DELGADO, *Enseñar fabulando en Grecia y Roma: los testimonios papiáceos*, in *Minerva*, 19, 2006, p. 29-52, mais les deux contributions se proposent les mêmes buts et sont structurées selon les mêmes critères.

(69) Sur les raisons possibles du succès de la tradition de Babrius, voir LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 56-57.

(70) La recherche de J. A. FERNÁNDEZ DELGADO, *Babrio en la escuela grecorromana*, in F. MESTRE, P. GÓMEZ (éd.), *Three Centuries of Greek Culture under the Roman Empire. Homo Romanus Graeca Oratione*, Barcelona, 2014, p. 83-100 est un examen analytique des témoignages du texte de Babrius par rapport aux écoles gréco-romaines; il s'agit aussi d'une mise à jour des papyrus des fables qui soutient la tradition de Babrius. Sur les collections des fables connues par les papyrus, voir aussi la synthèse par RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 357-358.

(71) *Leditio princeps* est de D. C. HESSELING, *On Waxen Tablets with Fables of Babrius (tabulae ceratae Assendelftinae)*, in *Journal of Hellenistic Studies*, 13, 1893, p. 293-314. Sur ces tablettes – connues aussi comme *Tabulae ceratae Assendelftinae* – voir LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 54, RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 358-

Sept des papyrus du corpus de Legras sont grecs, un latin et un bilingue latino-grec. Le latin *P.Oxy.* XI 1404 et le bilingue *P.Amh.* II 26 sont analysés comme des témoins d'un niveau spécifique de l'enseignement, c'est-à-dire l'exercice d'écriture que l'on proposait aux élèves à la fin du cycle secondaire ou dans l'enseignement supérieur<sup>72</sup>. Mais ils sont aussi l'expression de l'apprentissage du latin par des jeunes grecs «soit achevant leur cycle secondaire, soit étudiant déjà dans le cycle supérieur»<sup>73</sup>.

Fernández Delgado ajoute à ces deux textes en latin un troisième témoin scolaire de la fable latine, le *P.Köln.* II 64<sup>74</sup>. En effet, le *P.Köln.* II 64 (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.) contient une version lacunaire en prose grecque d'une fable connue par la version latine de Phèdre (1, 9), mais aussi par la tradition ésopique en langue grecque : on ne peut pas exclure que la fable de ce papyrus ait suivi un modèle grec inconnu similaire au modèle (ou au modèle du modèle) de Phèdre<sup>75</sup>.

Mais en 1965, au cours du onzième Congrès International de Papyrologie<sup>76</sup>, Francesco Della Corte a présenté une contribution sur trois papyrus latins transmettant des fables ; le latiniste Francesco Della Corte avait fondé sa recherche sur le recueil des papyrus latins de Robert Cavenaile et sur les trois papyrus des fables qu'il y avait trouvés (*P.Oxy.* XI 1404 ; *PSI* VII 848 ; *P.Amh.* II 26)<sup>77</sup>.

360 et, plus récemment et pour d'autres références bibliographiques, FERNÁNDEZ DELGADO, *cit.* n. 70, p. 89-93.

(72) LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 58.

(73) LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 61.

(74) LDAB 4708 = MP<sup>3</sup> 1995.1.

(75) Sur le *P.Köln.* II 64 voir FERNÁNDEZ DELGADO, *cit.* n. 68, p. 36-38, où on lit que la fable de Phèdre fut «derivada a su vez de otra de Esopo» (p. 36). Les rapports entre les deux fabulistes et l'histoire textuelle des fables sont trop complexes pour lier au nom de Phèdre le texte de la fable grecque du papyrus de Cologne, ou pour établir des liens entre les différentes versions de la fable ; sur ces fables voir F. RODRÍGUEZ ADRADOS, *History of the Graeco-Latin Fable*, vol. 3 (revised and updated edition by the author and Gert-Jan VAN DIJK), Leiden-Boston-Köln, 2003, p. 482-483.

(76) La contribution en question est F. DELLA CORTE, *Tre papiri favolistici latini*, in *Atti dell'XI Congresso Internazionale di Papirologia, Milano 2-8 settembre 1965*, Milano, 1966, p. 542-550.

(77) R. CAVENAILE, *Corpus papyrorum Latinarum*, Wiesbaden, 1958, p. 117-120 (n° 38-40). La numérotation des lignes des papyrus analysés ici suit : pour les *P.Oxy.* XI 1404, le *P.Amh.* II 26 et le *PSI* VII 848, les *editiones principes* ; pour le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457, l'édition de S. STEPHENS, *Yale Papyri in the Beinecke Rare Book and Manuscript Library II*, Chico, 1985, p. 50-52.

a. Le *P.Oxy.* XI 1404 (III<sup>e</sup> siècle)<sup>78</sup>

La fable du *P.Oxy.* XI 1404 (planche 1) est copiée au *verso* d'un rouleau qui avait été utilisé au *recto* pour des comptes en grec (II<sup>e</sup> siècle après J.-C.). La main est experte : sa cursive ancienne est datable du III<sup>e</sup> siècle, et elle ne cache pas une tendance marquée à l'écriture de chancellerie qui conduit à identifier une main bureaucratique<sup>79</sup>. Ce petit fragment (5,9 × 16,9 cm) ne contient qu'une version latine en prose et lacunaire de la fable<sup>80</sup>, et il a été identifié comme une paraphrase de la version phédrienne d'une fable déjà connue<sup>81</sup>.

Un chien traverse un fleuve avec un morceau de viande volé dans la gueule ; en voyant son reflet dans l'eau, il a l'impression que le morceau de viande réfléchi est plus grand que le morceau qu'il transportait, et il le lâche pour tenter de prendre le morceau qu'il voit dans l'eau. La fable dénonce la cupidité : *amittit merito proprium qui alienum adpetit* (« On perd justement son bien, quand on convoite celui d'autrui »)<sup>82</sup> ; on lit la même fable au premier vers du recueil de Phèdre (1, 4). En effet, dans l'histoire du chien, la fierté devance une chute : se contenter de ce qu'on a est un thème qui revient souvent aussi dans les fables de Babrius<sup>83</sup>.

On peut remarquer trois points communs entre le texte du papyrus et la version connue par Phèdre : le chien ne longe pas le fleuve, mais il le traverse (l. 1-2 : *flumen transiebat*) ; le vol de la viande n'est pas clairement représenté ; on ne trouve pas la scène du chien qui lâche son morceau de viande pour le reflet du sien dans le fleuve, parce qu'il apparaissait plus gros<sup>84</sup>, peut-être parce que le texte du papyrus n'est pas complet.

Il a été observé que le *P.Oxy.* XI 1404 représenterait l'un des deux témoins manuscrits les plus anciens de l'ouvrage de Phèdre (avec le prétendu phédrien *P.Köln* II 64) et qu'il témoignerait de la circulation de l'ouvrage de Phèdre dans les milieux scolaires d'Égypte : le fabuliste latin avait une *auctoritas* littéraire qui lui assurait de faire

(78) LDAB 136 = MP<sup>3</sup> 3010. Le papyrus figure dans le corpus de CAVENAILE, *cit.* n. 77, n° 38.

(79) G. CAVALLO, *La scrittura greca e latina dei papiri. Un'introduzione*, Pisa-Roma, 2008, p. 161.

(80) Après la l. 4 on a un espace vide d'environ 2,5 cm, et il est vraisemblable que l'histoire a été laissée incomplète (cf. *editio princeps*, *P.Oxy.* XI 1404, p. 247).

(81) LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 75.

(82) Traduction par A. BRENOT, *Phèdre. Fables*, Paris, 1924 (= 2009, sixième tirage), p. 4.

(83) À ce propos, voir MORGAN, *cit.* n. 26, p. 378-379.

(84) LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 75 n. 135.

partie des *exempla* des écoles des grammairiens et des rhéteurs<sup>85</sup>. Mais Phèdre n'est pas le seul auteur de la fable du chien qui lâche sa proie pour l'ombre: la fable se trouve aussi dans le *corpus* des fables éso-piques. Comme Phèdre, Ésope avait parlé d'un chien qui traversait le fleuve<sup>86</sup>: par rapport à Babrius<sup>87</sup>, Ésope et Phèdre représentent naturellement la version primitive, car, pour voir un reflet dans l'eau, il faut bien que le chien passe au-dessus du fleuve<sup>88</sup>. Le chien qui traverse le fleuve est aussi présent dans la version bilingue de la fable des *Hermeneumata Pseudodositheana*; le latin des *Hermeneumata* n'est pas loin du latin du papyrus, mais on n'a pas suffisamment d'éléments pour postuler un lien entre les deux traditions.

Il a été illustré comment dans le *P.Oxy.* XI 1404, les deux cas opposés mais complémentaires du *in aquam* pour *in aqua* (l. 3-4) et *altera* pour *alteram* (l. 4) convergent dans la perception très faible du *-m* à la fin d'un mot: dans le premier cas, *in* + accusatif (et non + ablatif) traduit le complément de lieu lié à la permanence dans un endroit, tandis que dans le deuxième l'ablatif (ou le nominatif) n'est pas justifiable. Si l'on considère que l'erreur provient du modèle et non du copiste et qu'on l'interprète comme une leçon authentique, les deux cas ne sont que la mise par écrit de la perception du *-m* comme résonance nasale de la vocale qui précède: *in aquam* pour *in aqua* représente un «idiotisme syntactique» et *altera* pour *alteram* la faiblesse du son. Mais il ne s'agit pas de la seule possibilité d'expliquer les imperfections<sup>89</sup>.

L'importance du *P.Oxy.* XI 1404 ne réside pas dans le fait qu'il soit le manuscrit le plus ancien de Phèdre, mais plutôt qu'il soit le plus

(85) FERNÁNDEZ DELGADO, *cit.* n. 68, p. 35-36; il s'agit de la même position que PUGLIARELLO, *cit.* n. 1, p. 82-83, où on lit que le papyrus est une «testimonianza importante sull'uso scolastico delle favole fedriane nel III secolo d.C., note anche in Egitto, a Ossirinco». Sur ce papyrus, voir aussi DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 542-544.

(86) Ésope 136 A. HAUSRATH, *Corpus fabularum Aesopicarum* I.1, Lipsiae, 1957 (= 185 E. CHAMBRÉ, *Ésope. Fables*, Paris, 1960<sup>2</sup> = 2012, septième tirage):  $\kappa\acute{\upsilon}\omega\nu$   $\kappa\rho\acute{\epsilon}\alpha\varsigma$   $\xi\chi\omicron\upsilon\sigma\alpha$   $\pi\omicron\tau\alpha\mu\acute{\omicron}\nu$   $\delta\iota\acute{\epsilon}\beta\alpha\iota\nu\epsilon$ .

(87) Dans la fable de Babrius (79) et dans la réélaboration rhétorique de Théon (75), le chien passait le long du fleuve.

(88) Sur la fable et les rapports avec les collections dans lesquelles elle est conservée, voir NØJGAARD, *cit.* n. 12, p. 371-372; voir aussi, plus récemment, RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 75, vol. 3, p. 174-178.

(89) C'est la perspective de M. BENCHANTIN DE GUBERNATIS, *Il valore fonetico di m finale e un papiro di Ossirinco*, in *Bollettino di Filologia Classica*, 22, 1915-1916, p. 199-203, qui a été raisonnablement contestée par DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 543-544. Sur la perception du *-m* à la fin d'un mot, voir J. N. ADAMS, *Social Variations and the Latin Language*, Cambridge, 2013, p. 128-132.

ancien témoin de paraphrase scolaire en latin d'une fable : avant la découverte du fragment d'Oxyrhynque, on ne connaissait de paraphrases latines que par la tradition médiévale<sup>90</sup>. Il est aussi vraisemblable que ce manuscrit était la paraphrase d'une fable parce qu'il s'agit d'une typologie textuelle qu'on ne connaît que par la tradition des fables des *Hermeneumata Pseudodositheana*, qui étaient également produites dans (et pour) les milieux scolaires. De plus, la qualité littéraire de la paraphrase du *P.Oxy.* XI 1404 est meilleure que celle des *Hermeneumata*<sup>91</sup>. Le petit fragment d'Oxyrhynque permet également de s'interroger sur un autre point important : était-il un texte exclusivement en latin, ou s'agissait-il d'une version latine d'un texte grec ? On ne peut pas exclure que le texte latin (le seul que le hasard ait bien voulu nous laisser) de notre papyrus ait été suivi d'une version grecque de la fable.

En effet, on possède deux papyrus dans lesquels la version latine d'une fable précède l'original en grec : le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 et le *P.Amh.* II 26, qui sont plus ou moins contemporains du *P.Oxy.* XI 1404.

b. Le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 (III<sup>e</sup> siècle)<sup>92</sup>

En 1974 George M. Parassoglou a réuni deux fragments d'un même rouleau de très bonne qualité, répartis dans deux collections différentes, celles de la *Beinecke Rare Book and Manuscript Library* de la Yale University (New Haven, États-Unis) et de l'Université du Michigan. Ils ont tous deux été achetés par le British Museum à l'antiquaire du Caire Maurice Nahman, le 17 juillet 1930, et revendus à l'Université du Michigan en 1931<sup>93</sup>. La provenance archéologique du rouleau n'est pas certaine, mais on a supposé qu'il venait de Tebtynis<sup>94</sup>.

Avant la réunification des deux fragments par Parassoglou, le *P.Mich.* VII 457 (inv. 5604b verso) était simplement connu comme un

(90) F. RODRÍGUEZ ADRADOS, *Nuevos testimonios papiáceos de fábulas esópicas*, in *Emerita*, 67, 1999, p. 9-10. Pour la valeur de la paraphrase du *P.Oxy.* XI 1404, voir aussi T. MORGAN, *Literate Education in the Hellenistic and Roman World*, Cambridge, 1998, p. 222-223.

(91) VOIR DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 544.

(92) LDAB 134 = MP<sup>3</sup>2917 ; ce document n'est pas dans le corpus de CAVENAILE, *cit.* n. 77. Les deux fragments mesurent respectivement 8,5 × 13 cm et 12,5 × 5 cm.

(93) G. M. PARASSOGLU, *A Latin Text and a New Aesop Fable*, in *Studia Papyrologica*, 13, 1974, p. 31-37 ; une nouvelle édition du texte a été publiée par STEPHENS, *cit.* n. 77, p. 50-52.

(94) L'information est donnée dans le *Leuven Database of Ancient Books*.

document bilingue. Il a ensuite été identifié comme une fable éso-pique par Colin H. Roberts. Ce texte est écrit au *verso* d'un texte de nature juridique qui permet de fixer le *terminus post quem* de la copie de la fable<sup>95</sup>. Le texte juridique du *recto* est en écriture cursive latine, daté du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C. et dont l'origine est peut-être les milieux romains en Égypte<sup>96</sup>; il s'agit vraisemblablement d'un commentaire à l'édit d'un juge de première instance qui compte parmi les plus anciens des textes latins de droit<sup>97</sup>.

Au *verso* les textes en latin et en grec du papyrus ont été écrits avec la même encre noire et par la même main et, à partir de l'écriture cursive latine, on a supposé qu'ils dataient du III<sup>e</sup> siècle après J.-C.<sup>98</sup>. Ni le style ni l'écriture ne sont élégants; la main est fluide et entraînée. Elle n'est pas la main d'un élève: on se trouve devant la double possibilité d'une copie d'un romain qui apprend le grec ou d'une copie utilisée par un maître dans sa classe, peut-être pour faire des dictées.

De Démétrios de Phalère jusqu'au Moyen Âge, on possède quatorze versions différentes de la fable connue par le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457<sup>99</sup>. Une hirondelle est la protagoniste de la fable éso-pique. Elle tente de convaincre d'autres oiseaux soit de détruire des baies de gui avant qu'elles ne deviennent mortelles, soit d'établir un rapport d'amitié avec les hommes afin qu'ils ne les empoisonnent pas<sup>100</sup>.

(95) Il serait suffisant de renvoyer à H. A. SANDERS, *Latin Papyri in the University of Michigan Collection*, Ann Arbor, 1947, p. 100-101. La fable a été identifiée par C. H. ROBERTS, *A Fable Recovered*, in *Journal of Roman Studies*, 47, 1957, p. 124-125.

(96) LDAB 4481 = MP<sup>3</sup> 2987. On trouve une analyse paléographique du *recto* du papyrus dans S. AMMIRATI, *Per una storia del libro latino antico: i papiri latini di contenuto letterario dal 1 sec. a.C. al I<sup>ra</sup>-II<sup>ma</sup> d.C.*, in *Scripta*, 1, 2010, p. 37 et *Per una storia del libro latino antico. Osservazioni paleografiche, bibliologiche e codicologiche sui manoscritti latini di argomento legale dalle origini alla Tarda Antichità*, in *Journal of Juristic Papyrology*, 40, 2010, p. 56-58.

(97) Il s'agit d'une hypothèse formulée par PARASSOGLOU, *cit.* n. 93; cf. aussi D. NÖRR, *Bemerkungen zu einem frühen Juristen-Fragment (P.Mich. 456r + P.Yale inv. 1158r)*, in *Zeitschrift für Rechtsgeschichte*, 107, 1990, p. 354-362.

(98) SANDERS, *cit.* n. 95, p. 101 parle du fragment comme d'un «unique specimen which calls for publication with facsimiles, even though we know little about the content».

(99) Une analyse attentive de cette fable et de son évolution est faite dans F. RODRÍGUEZ ADRADOS, *La fabula de la golondrina de Grecia a la India y la Edad Media*, in *Emerita*, 48, 1980, p. 185-208 (en particulier, p. 194-196 sur le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457) et *Mas sobre la fabula de la golondrina*, in *Emerita*, 50, 1982, p. 75-80: la fable du papyrus est le descendant en prose d'un modèle à son tour fondé sur le modèle en prose de la fable de Démétrios de Phalère. Voir aussi RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 112-113 et *cit.* n. 75, vol. 2, p. 54-56.

(100) Ésope 39a-b A. HAUSRATH, *cit.* n. 86 (= 349 E. CHAMBRY, *cit.* n. 86).

Dans la version du papyrus, la plante mortelle est le lin, ce qui n'est pas le cas de la version connue par un autre papyrus exclusivement grec «de bibliothèque» daté du 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., le *P.Ryl.* III 493 (l. 103-31), peut-être lié au nom de Démétrios de Phalère<sup>101</sup>. Dans le *P.Ryl.* III 493, l'oiseau protagoniste est une chouette et la plante mortelle est le gui. La tradition connue par le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 mélange le motif ancien de la trappe pour les oiseaux (connu par le *P.Ryl.* III 493) avec le motif plus récent du lin comme plante mortelle. En effet, le lin est la matière qui permettrait de confectionner des filets pour chasser les oiseaux. Ce motif est peut-être présent dans le modèle des *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 tout comme dans la source d'une fable perdue de Phèdre et de la Collection *Augustana*<sup>102</sup>. La fable de l'hirondelle (tout comme les fables babriennes du *P.Amh.* II 26) ne fait pas partie du corpus scolaire des fables des *Hermeneumata*.

La seule analogie entre le latin et le grec est à la l. 14 du papyrus, et la traduction partielle que l'on possède (vraisemblablement du grec au latin) est faite mot à mot : il s'agit de l'*epimythium* ou morale avec laquelle termine la fable. Dans le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 la version (ou, mieux, traduction?) latine de la fable précède le grec comme dans le *P.Amh.* II 26 : dans les deux cas, la mise en page est différente de celle des autres papyrus bilingues, parce que le texte n'est pas réparti en deux colonnes, l'une en face de l'autre, l'une latine et l'autre grecque ; mais la justification est toute entière occupée par des lignes d'écriture latine, suivies par la même fable en grec.

c. Le *P.Amh.* II 26 (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle)<sup>103</sup>

Daté entre le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle, le *P.Amh.* II 26 est le papyrus qui, à un certain niveau, reflète mieux que tous les autres des formes de l'apprentissage du latin en tant que «deuxième langue» par un hellénophone. Depuis son *editio princeps* par Bernard P. Grenfell et Arthur S. Hunt en 1901, le papyrus n'a pas simplement attiré l'atten-

(101) LDAB 133 = MP<sup>3</sup> 0050. Sur la tradition des fables de ce papyrus, voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 82-91.

(102) RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 88-89; 112-114.

(103) LDAB 434 = MP<sup>3</sup> 0172; le papyrus est dans le corpus de CAVENAILE, *cit.* n. 77, n° 40. Préservé à la Pierpont Morgan Library de New York, le *P.Amh.* II 26 est réparti en deux fragments mal restaurés avec du ruban adhésif de 26 × 19 et 25,8 × 21 cm.

tion des papyrologues, mais aussi des philologues et linguistes pour ses « monstruosités » intéressantes et éloquentes<sup>104</sup>.

Dans le papyrus, on trouve la dix-septième, la seizième et la onzième fable du recueil de Babrius: l'ordre des fables de Babrius du *P.Amh.* II 26 est différent de celui qui était connu par la tradition manuscrite médiévale. Le texte latin précède le grec: on n'a que la traduction latine des vers 2-10 de la fable 16 et la fable 11 en entier, alors que la fable 17 en latin est perdue (puisqu'elle précédait la version grecque)<sup>105</sup> et les deux fables – la 16<sup>e</sup> et la 17<sup>e</sup> – étaient placées l'une après l'autre en couple<sup>106</sup>. Les fables du *P.Amh.* II 26 proposaient trois thèmes aux élèves: la valeur de la sagesse et l'importance de l'intelligence pratique (dans la fable *Le chat et le coq*, fable 17 de Babrius)<sup>107</sup>, la misogynie (dans la fable *Le loup et la paysanne*, la 16<sup>e</sup>), et la valeur de la douceur et, en même temps, le principe de la circularité des actions<sup>108</sup> (dans la fable *Le renard incendiaire*, la 11<sup>e</sup>)<sup>109</sup>.

Le *P.Amh.* II 26 est un témoin très important sur la circulation (et l'usage) scolaire de l'ouvrage de Babrius. Les fables de Babrius sont datées au plus tard du II<sup>e</sup> siècle, parce que le *P.Oxy.* x 1249 daté du II<sup>e</sup> siècle contient certaines d'entre elles<sup>110</sup>, et donc les fables de Babrius des *Hermeneumata Pseudodositheana* ont été ajoutées après cette date. Des raisons aussi bien chronologiques que typologiques nous permettent de situer le *P.Amh.* II 26 entre les traditions monolingue du *P.Oxy.* x 1249 et bilingue médiévale des *Hermeneumata*. C'est en effet un document scolaire qui n'a pas la valeur « standardisée » des *Hermeneumata* (ni leur mise en page), mais il représente *in nuce* un

(104) Voir, par exemple, M. IHM, *Eine lateinische Babriosübersetzung*, in *Hermes*, 37, 1902, p. 147-151 et L. RADERMACHER, *Aus dem zweiten Bande der Amherst Papyri*, in *Rheinisches Museum*, 57, 1902, p. 142-145. Sur le papyrus voir aussi DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 546-549.

(105) La perte du latin de la fable 17 de Babrius est très significative parce qu'on possède aussi la version latine de Phèdre de cette fable (4, 2).

(106) Sur la tradition de ces trois fables, voir RODRIGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 75, vol. 3, p. 108-108; 220-221; 418-419. Sur la tradition textuelle de ces fables de Babrius, voir l'analyse de J. VAIO, *The Mythiambi of Babrius. Notes on the Constitution of the Text*, Hildesheim, 2001, p. 41-42; 39-41; 27-29, où la contribution du *P.Amh.* II 26 est examinée par rapport au reste de la tradition manuscrite. La fable du paysan et du renard incendiaire est aussi dans le corpus des fables scolaires d'Aphthonios (38).

(107) Le thème de l'importance de l'intelligence pratique est fréquent chez Babrius: voir MORGAN, *cit.* n. 26, p. 379-380.

(108) Voir MORGAN, *cit.* n. 26, p. 382-383.

(109) Une analyse qui se situe dans cette perspective se trouve dans LEGRAS, *cit.* n. 26, p. 76-78.

(110) LDAB 432 = MP<sup>3</sup> 0173.

niveau déterminé de l'apprentissage du latin par un hellénophone, témoignant de l'importance de la fable pour cet apprentissage. Il est aussi un témoin important qui apporte de nouveaux éléments à notre connaissance de l'usage des fables de Babrius pour l'exercice des *προγυμνάσματα* et, en même temps, à la connaissance de la tradition textuelle de Babrius<sup>111</sup>.

La traduction latine n'a pas de prétentions poétiques : il s'agit d'une traduction *verbum de verbo*, mot à mot. Elle est presque mécanique et s'appuie sur le grec en respectant l'ordre des mots, jusqu'à devenir souvent incompréhensible et énigmatique, comme en témoigne l'exemple de la l. 8 et *ille [dix]it quomodo enim quis mulieri cr[edo]*, modelé sur le grec de la l. 24: *ἀλλεῖνος ὁδ' εἶπε*{ν} πῶς γὰρ ὅς γυναικί πικτε[ύ]ω<sup>112</sup>.

Le grec est généralement correct, mais le latin est plein de fautes<sup>113</sup>. Il s'agit de fautes très précieuses, permettant d'imaginer la perception que les hellénophones d'Orient avaient du latin. Bien qu'il soit important de prendre en compte deux niveaux d'erreurs – les erreurs du traducteur du grec en latin et les erreurs du copiste – il est possible de remonter aux imperfections d'un élève qui était en train d'apprendre une deuxième langue à travers l'exercice de la traduction du grec au latin<sup>114</sup>.

Au niveau de la morphologie, les verbes sont l'élément le plus parlant : l'élève-traducteur n'utilise pas toujours les verbes d'une façon correcte. Si les formes du présent, de l'imparfait et du passé simple sont correctes à l'indicatif mais aussi au subjonctif, l'une des erreurs les plus récurrentes est l'utilisation du participe parfait passif pour rendre le participe aoriste actif du grec (par exemple, l. 1. : *auditus* – l. 17: *ἀκούσας*; l. 2 *putatus* – l. 18: *νομίσας*; l. 27: *succensus* – l. 38: *ἄψας*)<sup>115</sup> : le traducteur avait clairement des difficultés avec le système

(111) Voir FERNÁNDEZ DELGADO, *cit.* n. 68, p. 34-35 et 2014, p. 94-96, où le papyrus est remplacé dans l'ensemble des documents scolaires de Babrius.

(112) Voir J. N. ADAMS, *Bilingualism and the Latin Language*, Cambridge, 2003, p. 736.

(113) On trouve dans ADAMS, *cit.* n. 112, p. 725-741 une analyse attentive du *P.Amh.* II 26, surtout dans une perspective linguistique.

(114) DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 547 ne distingue pas la figure du traducteur de celle du copiste et propose que les fables 16 et 11 ont été traduites par deux élèves différents ; il conclut : «(scil. le *P.Amh.* II 26) rivela l'inscilia dei giovani che traducono dal greco in latino, incappando in madornali errori come *festigiatur, babbandam, sorsus*».

(115) B. ROCHETTE, *Papyrologica bilingua Graeco-Latina*, in *Aegyptus*, 76, 1996, p. 62 ; pour une analyse des formes correctes et incorrectes des verbes latins du papyrus, voir ADAMS, *cit.* n. 112, p. 728-732.

des participes latins. Il ne connaissait pas non plus parfaitement les paradigmes verbaux. Par exemple à la l. 7 on trouve un *monstrum* comme *tulitus*, qui s'explique certainement par la connaissance du parfait irrégulier de *fero*. L'élève ignorant le thème du supin a ajouté mécaniquement le suffixe *-tus* à la racine du parfait *tuli* et obtenu une «forme analogique et simplifiée»<sup>116</sup>.

Le *P.Amh.* II 26 comporte une stratification d'imperfections difficiles à démêler. À la l. 1, la forme *anucella* (l. 1, à l'accusatif), comme diminutif du latin *anus*, n'est pas l'équivalent exact du grec, qui est le niveau «zéro» du lemme (l. 17: γράων). S'il est vrai que les thèmes de la vieillesse et de l'enfance pouvaient inspirer des diminutifs en latin, il faut aussi souligner que la forme la plus courante était *anicula*, et la forme *anicilla*, mentionnée par Varron, devait circuler au niveau sous-littéraire<sup>117</sup>. Donc le choix de *anucella* pour *anus* (ou *anicula*) peut trouver ses racines dans les sources «not entirely bookish»<sup>118</sup>. La forme *anucella* est-elle le résultat d'une «pollution» (par le copiste) d'une forme «plus correcte», peut-être *anicilla* ou *anicella* (du traducteur)? Le traducteur a-t-il mélangé le lemme «zéro» *anus* et le diminutif *anicilla* (-*ella*) créant un «hybride» qui a retenu le *-u* aussi dans la deuxième forme? Le diminutif *bulpelcula* pour *vulpelcula* (l. 25, à l'accusatif<sup>119</sup>) n'est pas non plus motivé par le grec (l. 36: ἄλωπεκ') et le bêtacisme est peut-être le fruit de l'opération défectueuse du copiste plutôt que celle du traducteur (donc, à l'antigraphe de la copie du *P.Amh.* II 26).

L'équivalent grec de *frestigiatur* à la l. 5 est *παρεδρεύσας* (une correction de *ενεδρευσας* dans le papyrus<sup>120</sup>). Le verbe *παρεδρεύω* est traduit de plusieurs façons dans les glossaires bilingues. Si les *Fragmenta Helmstadiensia* et le *Folium Waltraffianum* présentent différentes traductions latines pour le même verbe<sup>121</sup>, la forme *praestolor* traduit

(116) ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 106.

(117) Varro *ling.* 9, 74.

(118) ADAMS, *cit.* n. 112, p. 734; sur la forme *anucella* du papyrus, voir p. 733-734.

(119) *Bulpelcula inio[n]fortu[n]am* est la lecture de l'éditio princeps, alors que *bulpelculam imfortu[n]am*, celle proposée par J. KRAMER, *P.Amh.* II 26, 25: *bulpelculam imfortu[n]am*, in *Archiv für Papyrusforschung*, 53, 2007, p. 45-52, a été acceptée dans l'édition dans *Vulgärlateinische Alltagsdokumente auf Papyri, Ostraka, Täfelchen und Inschriften*, Berlin-New York, 2007, n. 10 (p. 137-144, où le texte du papyrus n'est pas donné en entier), en particulier p. 141.

(120) B. P. GRENPELL, A. S. HUNT, 1901, *The Amherst Papyri II*, London, 1901, p. 27 (n° 26).

(121) Fr. W l. 10-12: *παρεδρ[ε]υσει* *fræquenctia praesto est* | *παρεδ[ρ]ευετω* *supersit* | *παρεδ[ρ]ευ[ει]ν* *σχολαζειν* *convacare* (éd. J. KRAMER, *Glossaria bilingua in papyris et membranis reperta*, Bonn, 1983, p. 51 n° 4).

παρεδρεύω dans les gloses gréco-latines du Pseudo-Cyrillus<sup>122</sup>. Max Ihm fut le premier à avoir vu dans le latin du *P.Amh.* II 26 le reflet des choix et de la pratique des glossaires bilingues. Il reconnut également dans le *festigiatur* du papyrus une déformation d'un possible *praestolatus*, née comme une corruption textuelle ajoutée à une erreur de traduction<sup>123</sup>. Étant donné que le verbe est précédé par une *frigiti(s)* il est tout à fait possible de justifier ce mélange par l'erreur d'un copiste hellénophone non savant influencé par les mots (et les sons des mots) qu'il copiait. Une traduction latine malheureuse des fables grecques rencontra un copiste qui l'empira: aux imperfections du traducteur (vraisemblablement un hellénophone apprenant le latin) s'ajoutèrent les imperfections du copiste (vraisemblablement un hellénophone qui connaissait peu ou rien du latin)<sup>124</sup>. Le résultat étant des corruptions textuelles « au carré », souvent impossibles à décrypter<sup>125</sup>.

Quant au *codam* pour *caudam* (l. 27) est-elle une erreur de monophongaison qu'il faut attribuer à l'élève qui traduisit la fable, ou plutôt au copiste dans ce délicat passage de la mémorisation d'une péricope à sa mise par écrit<sup>126</sup>?

Le *ignem babbendam* de la l. 41 traduit τὸ πῦρ φέρουσαν de la l. 30: puisque le latin classique ne connaît pas la forme verbale *babbare*, Grenfell et Hunt avaient supposé correcte la forme *volventem*<sup>127</sup>, tandis que Ihm avait plutôt proposé *baiulantem*<sup>128</sup> et, plus récemment, Adams *portantem*<sup>129</sup>. Johannes Kramer a au contraire envisagé la racine romane de la forme reconstituée *\*baba* qui est à la base du

(122) *CGL* II 397, 31.

(123) Voir IHM, *cit.* n. 104, p. 150 et DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 548; voir aussi ADAMS, *cit.* n. 112, p. 735: «Since even a translator labouring under the disadvantage of poor command of Latin is unlikely to have written such gibberish, we see that a second layer of error must be assumed in the text, inflicted by an incompetent copyist of the original translation». Sur cette forme, voir aussi ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 104-105.

(124) Voir ADAMS, *cit.* n. 112, p. 739-741.

(125) IHM, *cit.* n. 104, écrit ceci: «Autor und Copist, beide sind verantwortlich für diesen *abîme d'ignorance*» (p. 147).

(126) Pour la première possibilité, voir ADAMS, *cit.* n. 112, p. 737.

(127) GRENFELL, HUNT, *cit.* n. 120, p. 28.

(128) IHM, *cit.* n. 104, p. 150: «Das dritte und kurioseste Räthsel stehet XI 6, *ignem babbendam* für πῦρ φέρουσαν. Warum nicht das nahe liegende *portantem, ferentem*? Sollte da ein vulgäres Verbum *babbare* vorliegen, das Niemand kennt? Die übrigen Schreibfehler machen ein grobes Versehen wahrscheinlicher. Grenfell und Hunt vermutheten *volventem*, ohne sich weiteren Illusionen hinzugeben; *baiulantem*, woran ich dachte, scheint für den ägyptischen Scribifax fast zu kühn»; voir aussi DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 549.

(129) ADAMS, *cit.* n. 112, p. 730: «The expression underlined is translated by *ignem babbendam*. It might seem that a gerundive form (on an incomprehensible

verbe française «baver» et de l'italien «sbavare»: on parle, donc, d'un «renard bavant feu» («der feuerversprühende Fuchs») <sup>130</sup>. Il est vraisemblable que le suffixe du gérondif soit né soit d'une erreur de morphologie du traducteur (donc, le gérondif à la place du participe: *-and-* pour *-ant-*) soit d'une confusion phonétique de la dentale sourde et sonore, qui a aussi causé une erreur au niveau de la morphologie. La désinence *-am* est quant à elle une erreur qui dérive de ce qui précède ou simplement une confusion de déclinaison (par le traducteur?). Le verbe corrompu devait être de première conjugaison, sauf s'il y a une autre erreur au niveau de la vocale thématique (donc, *-and-* pour *-ent-*): la possible stratification des erreurs (au moins «au carré») complique la tentative de démêler le problème. Si la racine de la forme reconstituée *\*babbare* peut être appuyée sur des aboutissements romans et qu'il faut donc remonter directement à la mise par écrit d'une erreur du traducteur, on ne peut pas exclure qu'on trouve ici une «double» erreur et que le copiste ait ajouté la sienne à une forme qui n'était pas, déjà, parfaitement traduite. On peut avoir ici la mise par écrit des confusions par bêtacisme par le copiste, à partir d'une forme traduite (correctement ou pas); les confusions phonétiques peuvent être multiples, et celles du copiste peuvent s'être superposées à celles du traducteur hellénophone. Avec une stratification multiple des erreurs, on ne peut pas exclure que la forme-base ait été *ferentem* (sauf si le traducteur avait mal puisé dans son glossaire bilingue de référence), devenu – par exemple – *perentem* et/ou *pepentem*, et *bebentem*, et encore avec un redoublement phonosyntactique *bebbentem*, jusqu'à devenir *babbantem*. Le bêtacisme, la confusion entre *-f-* et *ph-* (et, en dernière analyse, *p-*), le redoublement phonosyntactique, l'échange entre *p* et *r* et *vice-versa* pour des raisons soit phonétiques soit graphiques (dans certaines écritures, et surtout pour des grecs), la confusion entre *-a-* et *-e-* ne serait pas une nouveauté dans le latin des papyrus d'Orient <sup>131</sup>. En plus, *fero* qui rend φέρω est la traduction la plus fréquente qui nous soit parvenue par les glossaires <sup>132</sup>, et le traducteur du *P.Amh.* II 26 ne fait normalement qu'une traduction mot à mot. Mais la datation du papyrus et la présence de plusieurs éléments de langue orale nous conduisent à

root) has been brought into play to render a participle, but it is more likely that textual corruption is behind this bizarre form (*portantem?*)».

(130) KRAMER, *cit.* n. 119, p. 143.

(131) Pour des références supplémentaires voir M. C. SCAPPATICCIO, *Papyri Vergiliana. L'apporto della Papirologia alla Storia della Tradizione virgiliana (I-VI d.C.)*, Cedopal – Liège (series *Papyrologica Leodiensia*), Liège, 2012, p. 24.

(132) Il est suffisant de renvoyer à *CGL* II 203, 13; 325, 16; 381, 20; 470, 35-37.

une plus prudente suspension de jugement, au moins jusqu'à ce que nous ayons plus de possibilités de comparaison (documentaires, et sur papyrus, de préférence) : *babbendam* reste un des « coups de génie » du traducteur et/ou du copiste du *P.Amh.* II 26.

D'après James Noel Adams, le traducteur de la fable grecque en latin devait avoir plusieurs sources : la présence de formes du parlé substandard laisse supposer qu'il avait appris le latin au niveau sous-littéraire (même si des imperfections au niveau de l'orthographe peuvent être partagées entre le traducteur et le copiste, tous deux hellénophones) ; mais il avait aussi reçu l'éducation « canonique » dans le domaine de la morphologie latine (bien qu'avec des lacunes) et il devait avoir à sa disposition des glossaires bilingues comme base<sup>133</sup>. Cette dernière possibilité se justifie si l'on pense aux typologies des textes bilingues connus par la tradition médiévale, mais aussi aux papyrus : il s'agit de glossaires bilingues gréco-latins ou latino-grecs qui ont été groupés par la tradition médiévale des *Hermeneumata Pseudodositheana* et qui représentent une tradition dans laquelle confluent aussi les glossaires bilingues sur papyrus (I<sup>er</sup>-VI<sup>e</sup> siècles). En même temps, il faut reconnaître que le grec influence la façon dont le traducteur conçoit le participe latin : il déduit de l'existence d'un participe aoriste actif en grec que le latin doit également en avoir<sup>134</sup>.

La méthode utilisée pour la construction du texte des fables du *P.Amh.* II 26 est une « mise en pratique » de la tradition connue par les glossaires bilingues sur papyrus et, ensuite, par les prétendus *Hermeneumata Pseudodositheana* de tradition médiévale<sup>135</sup>. Le traducteur maîtrisait correctement l'alphabet latin ; il connaissait les déclinaisons, mais moins bien les conjugaisons. Il maîtrisait les formes actives, et il savait former les participes latins, même s'il montre clairement ne pas en connaître le sens<sup>136</sup>.

(133) ADAMS, *cit.* n. 112, p. 732 ; comparer aussi ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 106-107.

(134) ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 106 ajoute que « une telle méprise montre que la mémorisation de la forme ne s'accompagne pas nécessairement de l'étude du sens ou de la fonction ». Comparer aussi M. MANCINI, *Romanizzazione linguistica e apprendimento del latino come L<sup>2</sup>*, in S. GIANNINI (éd.), *Acquisizione e mutamento di categorie linguistiche. Atti del Convegno della Società italiana di Glottologia (Perugia, 23-25 ottobre 2003)*, Roma, 2004, p. 151-188 (en particulier, p. 177-178).

(135) Ce qu'on donne ici est simplement un échantillon : l'analyse complète du texte et des parallèles entre les formes traduites dans les fables du *P.Amh.* II 26 et celles que l'on trouve dans les glossaires bilingues sur papyrus et de tradition médiévale sera conduite dans l'édition annotée du papyrus. Il s'agit d'un travail en cours qui rassemble tous les papyrus des fables latines et bilingues latino-grecques en une nouvelle édition.

(136) Pour une analyse plus détaillée, voir ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 106-107.

Dans le parcours graduel qui conduisait les hellénophones d'Égypte vers l'apprentissage et la pratique de la langue latine, la traduction des fables représentait un niveau plus « élevé » par rapport à la formation grammaticale *stricto sensu*. L'étudiant devait apprendre à la fois la morphologie et le lexique ; donc la familiarisation avec les règles de la grammaire latine et avec les flexions nominales et verbales, mais aussi la pratique des « dictionnaires » bilingues gréco-latins et latino-grecs étaient les deux passages obligés qui se complétaient l'un l'autre. Dans cette perspective, les tables bilingues de déclinaisons et conjugaisons sont des exemples de la complémentarité des deux processus<sup>137</sup>.

Une fois que l'élève s'était suffisamment familiarisé avec la grammaire et le vocabulaire latin il pouvait commencer à lire les *auctores*, même en « traduction »<sup>138</sup>. Et tout cela représentait la base pour des créations originales, telles que la traduction latine d'une fable grecque et, ensuite, la paraphrase dans sa *L(angue)*<sup>2</sup>.

d. Le *PSI* VII 848 (IV<sup>e</sup> siècle)<sup>139</sup>

Acheté en février 1924 à Medinêt-el-Fayoum (l'ancienne Krokodilopolis) par Giovanni Capovilla, donné aux collections florentines et publié en 1925 par Girolamo Vitelli, le *PSI* VII 848 (planche 2) est un fragment d'un codex de papyrus en semi-onciale du IV<sup>e</sup> siècle d'une

(137) Pour un panorama sur les papyrus grammaticaux latins, voir M. C. SCAPPATICCIO, *Tra canonizzazioni della 'norma' ed infrazione. Sondaggi dai frammenti grammaticali latini su papiro (I-VI d.C.)*, in P. MOLINELLI, P. CUZZOLIN, C. FEDRIANI (éd.), *Latin vulgare – Latin tardif X. Actes du X<sup>e</sup> colloque international sur le latin vulgare et tardif (Bergamo, 5-9 septembre 2012)*, Bergamo, 2014, p. 1031-1045, qui constitue un travail introductif à leur édition complète annotée : *Artes in frammenti. I testi grammaticali latini e bilingui su papiro: edizione commentata (Sammlung griechischer und lateinischer Grammatiker 17)*, Berlin-New York, 2015.

(138) Il est fait ici référence aux textes des auteurs latins préservés sur papyrus selon la forme du glossaire latino-grec : il s'agit de rouleaux ou *codices* (surtout du IV<sup>e</sup> siècle) où les passages extraits des auteurs comme Virgile ou Cicéron sont disposés de façon à présenter le texte latin (un seul mot, ou petits groupes de mots) à gauche et la traduction à droite, selon le système à double colonne des glossaires bilingues sur papyrus (et, ensuite, des prétendus *Hermeneumata*). Pour des références bibliographiques supplémentaires, voir ROCHETTE, *cit.* n. 44, p. 101-103 et, sur les seuls glossaires bilingues de Virgile, M. FRESSURA, *Tipologie del glossario virgiliano*, in M.-H. MARGANNE, B. ROCHETTE (éd.), *Bilinguisme et digraphisme dans le monde gréco-romain: l'apport des papyrus latins (Liège, 12-13 mai 2011)*, Liège, 2013, p. 71-116.

(139) LDAB 138 = MP<sup>3</sup> 0052 ; le papyrus est dans le corpus de CAVENAILE, *cit.* n. 77, n° 39.

importance singulière dans le domaine de l'apprentissage du latin (et du grec) dans des contextes allophones, c'est-à-dire dans la tradition des *Hermeneumata Pseudodositheana*<sup>140</sup>.

Le petit fragment de la *Biblioteca Laurenziana* de Florence (10,3 × 10,7 cm) est en latin sur la face perfibrable (→) et en grec sur la face transfibrable (↓), mais la présence de traces d'une deuxième colonne avec des lettres grecques à côté de la colonne latine nous suggère la possibilité qu'il s'agissait à l'origine d'un codex dans lequel les colonnes latine et grecque avaient été disposées l'une en face de l'autre. En outre, les textes latins et grecs lisibles sur les deux côtés ne correspondent pas, et il faut bien croire que les traductions correspondantes (pour le latin en grec, et pour le grec en latin) ont été écrites sur les colonnes en face, maintenant très lacunaires ou perdues. La mise en page du codex dont est issu notre fragment ne devait pas être différente de celle des glossaires bilingues et digraphiques qui contenaient soit des textes des *auctores* soit des listes de mots, à la différence près que l'espace intercolonnaire est exigü (moins d'un centimètre). Le texte est bien mis en colonne et l'interligne est bien espacé. C'est la même main qui a copié le texte grec et le texte latin, et la ressemblance de certaines lettres (*a* et  $\alpha$ , *c* et  $\varsigma$ , *m* et  $\mu$ , *p* et  $\rho$ , *t* et  $\tau$ ) est l'un des indices les plus parlants de l'éducation graphique grecque de la main qui a aussi copié le latin.

Le *PSI VII 848* contient la fin de la quatorzième fable de la collection des *Hermeneumata* et la quinzième presque tout entière. Les deux fables remontent à une tradition déjà connue, parce qu'elles sont aussi conservées dans le corpus des fables ésopiques.

La quatorzième fable des *Hermeneumata* est le récit d'un taureau, qui, pour éviter un lion, s'échappa dans une caverne, où trois chèvres sauvages se moquèrent de lui<sup>141</sup>. Dans le papyrus il n'y a plus que le tout dernier mot de la morale à la fin de la fable : il ne reste que la colonne grecque, où on lit  $\upsilon\beta\rho\acute{\iota}\zeta\theta[\nu\tau\alpha\iota]$  (l. 1) ; la colonne latine est lacunaire, et il est difficile d'établir s'il faut compléter la lacune avec

(140) Dans l'*editio princeps* par Girolamo Vitelli (*PSI VII 848*, p. 153-154), on lit qu'il est possible qu'il s'agisse d'un rouleau ou d'un codex ; l'hypothèse d'un codex est revitalisée par J. KRAMER, *Glossaria bilingua altera*, Leipzig, 2001, p. 100-101. Sur ce papyrus, voir aussi les observations littéraires de DELLA CORTE, *cit.* n. 76, p. 544-546.

(141) Ésopé 242 A. HAUSRATH, *cit.* n. 86 (= 332 E. CHAMBRY, *cit.* n. 86) ; sur la tradition de la fable voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 75, vol. 3, p. 305-306. Les différences entre la version des *Hermeneumata* et la version ésopique sont bien visibles, même au niveau des éléments narratifs : par exemple, dans les *Hermeneumata*, les chèvres sauvages se moquaient du taureau, alors que dans le corpus ésopique le taureau est frappé et encorné par elles.

*iniurantur* (de la *recensio Leidensis*) ou plutôt avec *iniuria adfliguntur* (du *Fragmentum Parisinum*)<sup>142</sup>.

La quinzième fable a pour protagonistes un lion et un homme qui se défient pour savoir lequel d'entre eux est le plus fort. Ils rencontrent l'image d'un homme étranglant un lion, ce qui donne à l'homme une raison supplémentaire pour montrer sa supériorité; le lion répond en souriant que si les lions savaient faire des images, plusieurs hommes auraient été sous la patte du lion<sup>143</sup>. Par rapport à la version ésopeque, la quinzième fable des *Hermeneumata* (et, donc, la fable du papyrus) est introduite par Ésope s'interrogeant sur la raison pour laquelle ce sont les femmes qui donnent la dot aux hommes, et pas l'inverse: de même que les lions, s'ils le pouvaient, auraient représenté les hommes étranglés par les lions et non l'inverse, de même les femmes, si elles l'avaient pu, auraient décidé que ce sont les hommes qui doivent apporter la dot. Mentionner Ésope permet de souligner l'autorité de la fable<sup>144</sup>, et l'Ésope répondant à des questions est un élément qui revient souvent dans les papyrus scolaires, comme l'O. *Wilken* II 1226, en grec (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> siècle)<sup>145</sup>.

La fable de l'homme et du lion préservée dans *PSI VII 848* partage avec la version des *Hermeneumata* toutes les différences par rapport à la version ésopeque: par exemple, dans la version du corpus ésopeque, le lion et l'homme trouvent une stèle en pierre et se réfèrent donc à l'art de la sculpture, tandis que dans les *Hermeneumata*, ils trouvent un monument avec une peinture et se réfèrent donc l'art du peintre. Les dimensions réduites du fragment ne permettent pas de savoir si le texte du papyrus se prolongeait, comme les *Hermeneumata*, avec un «deuxième acte» de la fable où l'homme et le lion se retrouvent dans un amphithéâtre où un homme est battu par un lion<sup>146</sup>.

(142) À propos, voir KRAMER, *cit.* n. 140, p. 104. De cette fable, voir la version des *Hermeneumata Leidensia* (FLAMMINI, *cit.* n. 45, 87, 2215-2221; 88, 2222-2227) et le *Fragmentum Parisinum* (CGL III 100, 9-22).

(143) Ésope 264 A. HAUSRATH, *cit.* n. 86 (= 59 E. CHAMBRY 1960<sup>2</sup>, *cit.* n. 86); sur la tradition de la fable voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 75, vol. 3, p. 330-332. Il faut aussi souligner que la fable est dans le recueil de fable d'Aphthonios (34), mais la rédaction d'Aphthonios n'a pas d'éléments significatifs en commun avec la tradition des *Hermeneumata* et contre la tradition ésopeque.

(144) Voir MORGAN, *cit.* n. 26, p. 394-403.

(145) LDAB 137 = MP<sup>3</sup> 2076; voir aussi RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 90, p. 9.

(146) Sur cette version amplifiée de la fable des *Hermeneumata*, voir RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 7, vol. 2, p. 231-232. Contre la tradition ésopeque, mais comme Aphthonios et Avianus, les *Hermeneumata* suppriment la référence au fait que le lion et l'homme se promenaient ensemble.

Par rapport à la tradition textuelle des *Hermeneumata*, le texte du *PSI VII 848* présente de petites différences mais ne change pas de sens<sup>147</sup> : la présence des articles grecs au tout début de la fable (l. 3-4 : αἰγῶν[αἰγες]; τοῖς ἀνδράσιν), absents de la *recensio Leidensis* tout comme du *Fragmentum Parisinum*<sup>148</sup> ; le texte parle des «dots» plutôt que de «dot» (l. 5 : προῖξ'α'c', avec une addition dans l'interligne par le copiste); il ajoute un *verbum dicendi* en introduisant la réponse du lion, parce que le papyrus a *re]spondit* (l. 10, comme les deux témoins des *Hermeneumata*), mais aussi un peu lisible *αἶτ* (l. 11) qui a un écho dans le (superflu) *inquit* du *Fragmentum Parisinum*<sup>149</sup>. Quant au *suffocabat* de la l. 15, il s'agit d'une *lectio singularis* du papyrus, contre le *suffocaret* des *recensiones Leidensis* et parisienne<sup>150</sup>. À la l. 13 on trouve des différences par rapport aux *Hermeneumata* de tradition médiévale : le papyrus a *sed si et leo pingeret*, alors que la version de Leyde a *si autem leo pingeret*<sup>151</sup> et celle du fragment de Paris *quod si et leo pingeret*<sup>152</sup> ; malheureusement le côté grec du papyrus n'est plus préservé. Dans ce contexte, le texte du papyrus semble être plus proche de celui du *Fragmentum Parisinum*, avec lequel il partage aussi l'absence d'un *quidem* à la ligne suivante (l. 14 : *vidisses quomodo* = *CGL III 100, 45*)<sup>153</sup>.

L'état fragmentaire du papyrus rend difficile la tâche de le situer dans une tradition déterminée, d'autant que les deux colonnes grecque et latine ne sont pas conservées en entier. De plus, il n'est possible de combler les lacunes qu'avec le texte connu par les fables bilingues de tradition médiévale. De toute façon, le texte qu'on lit dans le papyrus est plus proche de la version de la quinzième fable du *Fragmentum Parisinum*, aussi parce que tous deux ont choisi de placer le grec en face du latin, et non le latin en face du grec (comme dans la version du manuscrit de Leyde)<sup>154</sup>.

Fonder des reconstructions stemmatiques à partir d'un fragment petit comme le *PSI VII 848* présenterait des limites de méthode trop importantes (fig. 1). Cependant, raccorder les éléments structuraux

(147) La *recensio Leidensis* est dans FLAMMINI, *cit.* n. 45, 88, 2229-2246; 89, 2247-2263, et le texte du *Fragmentum Parisinum* dans le *CGL III 100, 23-54; 101, 1-23*; les deux versions des *Hermeneumata* sont fort différentes, surtout au niveau de la morale finale.

(148) À ce propos, voir aussi le commentaire de KRAMER, *cit.* n. 140, p. 104.

(149) *CGL III 100, 42*.

(150) FLAMMINI, *cit.* n. 45, 89, 2255 = *CGL III 100, 46*.

(151) FLAMMINI, *cit.* n. 45, 89, 2254-2255.

(152) *CGL III 100, 44*.

(153) Voir, au contraire, FLAMMINI, *cit.* n. 45, 89, 2255 : *vidisses quidem quomodo*.

(154) Voir aussi la perspective tracée dans la première édition du papyrus, *PSI VII 848*, p. 154.

d'un papyrus avec une branche de la tradition plutôt qu'avec une autre n'est pas secondaire, et il est encore plus difficile de dessiner un arbre généalogique de la tradition des *Hermeneumata Pseudodositheana*<sup>155</sup>. Dans le *stemma* des macrostructures de contenu, les similarités entre le papyrus et le *Fragmentum Parisinum* nous conduisent à supposer un lien entre les deux traditions, soit par contact entre une tradition qui avait le grec en face au latin (le papyrus) et une avec le latin en face au grec (qui, à son tour, serait à la base des deux versions des *Hermeneumata*) (fig. 1.2), soit parce qu'il s'agirait de dérivations d'une même tradition latino-grecque parallèle à une gréco-latine qui aurait des versions connues par la *recensio Leidensis* (fig. 1.3)<sup>156</sup>.

Fig. 1.1

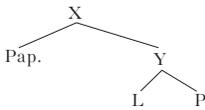


Fig. 1.2

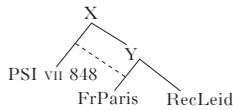
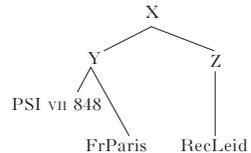


Fig. 1.3



#### LES FABLES DANS LES ÉCOLES DES GRAMMAIRIENS D'ORIENT : ENTRE PAPYRUS ET *HERMENEUMATA*

L'apprentissage d'une seconde langue dans un empire plurilingue comme l'Empire romain était quelque chose de courant surtout au moment où des personnes de langues différentes entraient en contact. Pourtant, il existe une série de variantes dans l'apprentissage du latin et du grec, comme l'âge des étudiants, le but et, surtout, la chronologie des différentes époques où il est devenu une pratique plus ou moins répandue. D'un côté, les latinophones apprenaient le grec pour se rapprocher de la littérature et de la culture grecques; de l'autre côté, les hellénophones apprenaient le latin pour des raisons pratiques, surtout quand ils s'engageaient dans une carrière qui exigeait l'apprentissage de la langue.

Depuis la création de la province romaine d'Égypte, les structures ptolémaïques avaient été préservées ainsi que la politique linguistique

(155) Je me réfère ici à la reconstruction par RODRÍGUEZ ADRADOS, *cit.* n. 90, p. 10-11, qui met à la base un archétype (X) qui serait à l'origine de la tradition du papyrus et d'une autre tradition (Y), à la base des deux versions de Leyde et de Paris des *Hermeneumata* (fig. 1.1).

(156) La paraphrase latine du *Romulus* est proche de la version du manuscrit de Leyde des *Hermeneumata*; voir THIELE, *cit.* n. 56, p. 66-68.

en vigueur, qui faisait du grec la langue officielle de l'administration et de la culture. À ce moment, le latin n'était que la langue des dirigeants et de la communication officielle dans l'armée, et il n'existait que peu de personnes qui avaient le latin comme langue maternelle parmi les fonctionnaires de Rome. Quant à l'Égyptien, il représentait la langue de la sphère privée des Égyptiens mêmes et de leurs institutions traditionnelles. C'est pour cela qu'évoquer le plurilinguisme dans l'Égypte gréco-romaine renvoie, en premier lieu, à une cohabitation de systèmes linguistiques différents l'un à côté de l'autre. Le terrain pour la promotion de la langue latine dans l'Orient grec a été préparé par la *Constitutio Antoniniana* de 212 mais, jusqu'à la fin du III<sup>e</sup> – début du IV<sup>e</sup> siècle, le latin était surtout réservé aux milieux militaires : Dioclétien est le premier à avoir tenté d'uniformiser l'administration et de consolider l'unité de l'Empire aussi à partir d'une latinisation de l'Orient grec. Les hellénophones qui voulaient être employés dans l'administration commencèrent donc à se rapprocher du latin : le latin était la langue du droit et de l'administration<sup>157</sup>.

En équilibre instable entre le domaine du *grammaticus* et celui du *rhetor*<sup>158</sup>, la fable a été, pendant un moment, utilisée non pas simplement comme l'un des *προγυμνάσματα* et comme un exercice qui travaillait sur la « forme » du texte, mais aussi pour l'enseignement et l'apprentissage d'une deuxième langue. Elle était donc plutôt le terrain du maître de grammaire – ou, mieux, du maître de « langue étrangère » – mais pas du rhéteur : les personnes s'initiant à une deuxième langue devaient avoir une bonne connaissance de la première langue et de ses règles grammaticales. Leur âge devait être

(157) À ce propos, se reporter à R. CRIBIORE, *Latin Literacy in Egypt*, in *KODAI Journal of Ancient History*, 13-14, 2003-2004, p. 111-118, et aux références bibliographiques de SCAPPATICCIO, *cit.* n. 137.

(158) La question de l'appartenance des *προγυμνάσματα* au terrain du grammairien ou du rhéteur est problématique et dépend de l'analyse, comme on le voit dans la contribution d'A. WOUTERS, *Between the grammarian and the rhetorician: the κλισις χρείας*, in V. COROLEU OBERPARLEITER, I. HOHENWALLNER, R. KRITZER (éd.), *Bezugsfelder. Festschrift für Gerhard Petersmann zum 65. Geburtstag*, Salzburg, 2007, p. 137-154, qui se focalise plutôt sur le *progymnasma* de la *κλισις χρείας* et sur l'usage de ce stratagème didactique au niveau de l'enseignement du grammairien. La nouveauté de la contribution de Wouters est dans la comparaison de ce qu'on lit dans les traités grammaticaux et rhétoriques avec les témoignages directs des papyrus grecs : il s'agit d'une perspective de recherche et méthodologique qu'on a aussi reproduite ici dans l'analyse de la fable. Sur la fonction de la fable en contexte grammatical, voir la perspective de PUGLIARELLO, *cit.* n. 1 ; la contribution de Pugliarello a plutôt comme objectif de regrouper les possibles témoignages de la circulation du texte des fables de Phèdre dans les milieux scolaires.

plutôt celui des élèves des classes du rhéteur. Dans le même temps, le besoin d'apprendre une deuxième langue les éloignait des pratiques oratoires (dans leur première langue), considérées comme plus nobles, et la composition des fables dans deux langues différentes devait représenter quelque chose qui se trouvait entre les déclinaisons verbales et nominales, les glossaires bilingues et la libre composition dans la nouvelle langue.

Le *P.Oxy.* XI 1404, le *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 et le *PSI* VII 848 – rassemblés tous ici pour la première fois en tant que *corpus* de fables latines et bilingues sur papyrus – ne transmettent pas exactement le texte des fables de l'un ou de l'autre *auctor* (soit grec soit latin), mais, qu'il s'agisse ou non de paraphrase, ils sont les témoins de ce matériel «hybride» ré-élaboré dans l'un ou l'autre des *corpus* de fables qui nous sont parvenus (le babrien *P.Amh.* II 26 fait donc exception). Leurs textes rentrent bien sous l'étiquette des *Aesopi fabellae*, et justement leurs fables représentent le terrain sur lequel le grammairien avait le difficile devoir de familiariser les hellénophones d'Orient avec une nouvelle langue, le latin.

Puisque les fables ont une origine grecque, il est vraisemblable que le langage original fut le grec, et qu'elles furent ensuite traduites en latin. L'état fragmentaire du papyrus latin *P.Oxy.* XI 1404 nous impose une suspension de jugement sur la nature du texte du rouleau à l'origine (seulement latin? ou bilingue?), mais les *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 et *P.Amh.* II 26 nous présentent une version bilingue qui laissait de l'espace au grec après le latin. Le grec n'était donc pas à côté du latin comme dans le *PSI* VII 848 et dans les rédactions des fables des *Hermeneumata Pseudodositheana*. Le *PSI* VII 848 et, ensuite, les *Hermeneumata* pourraient n'être qu'une version «canonisée» (et cela, même au niveau de la mise en page des textes latin et grec) et proposée comme manuel pour l'apprentissage linguistique de l'exercice de traduction (donc, du *vertere*) des fables grecques en latin des *P.Yale* II 104 + *P.Mich.* VII 457 et *P.Amh.* II 26.

La seule donnée incontestable est que les quatre papyrus qui nous sont parvenus grâce au hasard témoignent de l'évidence de la circulation, vers le III<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècles, des versions latines des fables «ésopiques» – une tradition populaire, et puis scolaire – dans l'Orient hellénophone et, en même temps, du rôle des fables dans l'apprentissage d'une *L(angue)*<sup>2</sup>.



Maria Chiara SCAPPATICCIO  
Università di Napoli «Federico II»

Principal Investigator – PLATINUM (ERC-StG 2014 n° 636983)  
mariachiara.scappaticcio@unina.it

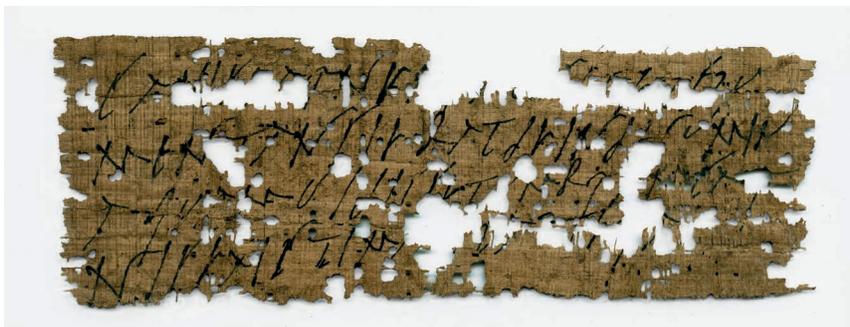


Planche 1 : *P.Oxy.* xi 1404 (III<sup>e</sup> siècle)  
With the courtesy of the Wellesley College, Margaret Clapp Library,  
Special Collections

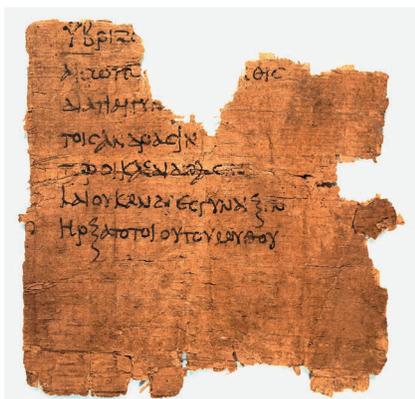


Planche 2 : *PSI* vii 848 (IV<sup>e</sup> siècle)